

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 993 — 22 Avril 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



PARIS. — Le carrousel militaire du 11 avril, par l'École de Saumur. — Types et costumes. — (Dessin de M. Janet, d'après le croquis de M. Dick.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par J. Noriac. — Le carrousel militaire au palais de l'Industrie. — Les épaves du *Magenta*. — Le *Tourville*. — Insurrection de Bosnie : un *han* à Gradowo. — *Allant à l'école*. — La cathédrale de Reims. — Expédition égyptienne en Abyssinie. — Exposition de Buenos-Ayres. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento. — Machine cylindrique à papier sans fin. — Solutions d'échecs et rébus.

GRAVURES : Le carrousel militaire du 11 avril par l'École de Saumur. — Les dernières épaves du *Magenta*. — Le *Tourville* avant son lancement. — *Allant à l'école*, par M^{lle} Jeanne Bôle (Salon de 1875). — Abyssinie : Attaque du camp retranché de l'armée égyptienne, près Gorar, par les Abyssins. — Bosnie : Réunion de chefs insurgés dans un *han* de Gradowo, avant l'attaque du Palais de Niksik. — Le portail de la cathédrale de Reims. — Exposition préliminaire, à Buenos Ayres, des produits destinés à Philadelphie. — *Lion et lionne se disputant un sanglier*, groupe de M. Cain (Salon de 1875). — Machine cylindrique à papier sans fin. — Échecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

La Majesté la reine d'Espagne a ouvert ses salons le dimanche de Pâques, et M. Manet a ouvert les siens le lundi.

La reine a ouvert ses salons parce qu'elle a l'habitude de les fermer pendant le carême, et surtout pendant la semaine sainte. M. Manet a ouvert les siens pour abriter ses œuvres, refusées au Salon de 1876.

Je n'ai pas l'honneur d'être des amis de M. Manet et je l'ai souvent regretté; aujourd'hui j'en suis fort aise, puisque ce que je vais dire ne pourra être considéré comme une réclame complaisante.

Je n'ai pas à apprécier le mérite ou les défauts de la peinture de M. Manet, une plume plus autorisée que la mienne est chargée de ce soin. Je n'ai donc à m'occuper de cet artiste qu'au point de vue du bruit qu'il fait dans le monde.

Le chef de l'école des Batignolles, c'est ainsi que l'appellent ses adversaires, a envoyé au jury du Salon deux toiles. L'une s'appelle *le Linge*, l'autre le *Portrait d'un peintre*; le jury les a refusés net.

Sans aller plus loin, je pense que le jury a eu tort, ou pour mieux exprimer ce que je veux dire, je pense que le jury a outrepassé ses droits, abusé de ses pouvoirs.

Le jury est institué pour examiner, non le talent des exposants, mais seulement leur savoir. Il serait regrettable, on le comprend, de voir des toiles sans dessin, sans couleur, occuper des murs réservés au mérite.

Le jury doit également veiller à ce que les sujets envoyés au Salon n'aient rien de choquant pour la morale.

Ceci fait, sa tâche est terminée.

Or, le talent de M. Manet, sa science si vous voulez, n'est plus à juger, puisqu'il a été admis aux cinq ou six Expositions précédentes. De plus, quelques toiles de lui, comme *le Page*, par exemple, ont acquis une certaine notoriété dans le monde. M. Manet est donc bachelier ès-peinture, il a son diplôme, il sait ou il est censé savoir l'orthographe et il est par le fait habile à exercer.

Voici que maintenant on vient lui dire :

— Tout est à recommencer.

Ce n'est ni juste ni logique.

A tort ou à raison, cet artiste sort des sentiers battus, c'est son droit; s'il croit fermement en lui, c'est son devoir. Le public est désormais son seul juge.

A ceci on répondra : Si M. Manet veut absolument couper la queue de son chien, le jury n'a que faire de tenir la tête de l'animal pendant l'opération.

Soit; mais personne ne demande cette complaisance, qui ne serait coupable que si Manet exposait pour la première fois.

Les *Canotiers* et le *Bon bock* n'étaient pas des œuvres régulières et académiques. Le public les a ju-

gées comme bon lui a semblé. Les uns en les voyant sont partis d'un grand éclat de rire, d'autres sont partis simplement, d'autres sont restés et ont trouvé ou cru trouver dans ces œuvres des coins qui leur plaisaient.

~ Couper la queue de son chien, c'est bien vite dit; mais, outre que cela ne fait de mal à personne, pas même au chien qui n'est ici que comme figure, dites-moi, je vous prie, qui, en notre temps, ne coupe pas plus ou moins la queue de son caniche.

Les habiles y mettent des formes; ils font l'opération en silence, mais ils la font.

Si je voulais consoler M. Manet, je lui rappellerais qu'un grand artiste, un grand poète, M. Puvis de Chavannes, fut refusé à l'Exposition de 1872, et que cet ostracisme inconcevable n'a nui en rien à la renommée de l'auteur de *Picardia* et des *Deux Marseille*.

Mais je ne veux pas consoler M. Manet. Je le trouve très-heureux; le jury vient de faire son jeu.

Si, comme le prétendent les examinateurs, l'œuvre était indigne, le public, qui se laisse attraper une fois ou deux, en aurait fait justice, et M. Manet rentrerait dans l'ombre, purement et simplement, comme l'abbé Chatel, qui dut se faire épiciier après avoir créé une petite église.

Mais voilà, au contraire, que le chef de l'école de Batignolles passe à l'état de persécuté, de martyr. En vérité, je vous le dis, il va naître un schisme des plus désagréables, parce que les nombreux adeptes auront tous les défauts du maître sans avoir ses qualités.

Les religions nouvelles deviennent forcément le refuge de tous les incompris, de tous les non-voyants, de tous ceux qui n'osent se prendre corps à corps avec le travail, qui est la prière de la grande religion artistique, et vous allez les entendre raconter combien, comment et pourquoi Corot, Courbet et même Delacroix furent des persécutés.

~ Expliquez ceci, si vous le pouvez. Depuis 1870, époque où les libres penseurs ont pu prêcher ouvertement leurs doctrines et où les enterrements civils ont brillé d'un certain luxe, les cérémonies religieuses attirent dans les églises de tous les cultes reconnus par l'État un immense concours de populaire.

Cette année, le jour de Pâques a été célébré avec une dévotion extraordinaire dans les églises catholiques. Les deux tiers des fidèles, forcés de rester à la porte faute de place, s'agenouillaient sur les marches extérieures et même sur les trottoirs.

En modeste chroniqueur, je constate le fait, mais je ne le commente pas.

~ Par contre, on a fait une remarque assez étrange : la nuit du vendredi saint, les rues étaient peuplées d'ivrognes.

Pourquoi des gens qui ont le loisir de se griser tout le long de l'année ont-ils choisi justement ce jour de deuil du christianisme pour se mettre en goguette?

C'est sans nul doute pour manifester.

Ce qu'ils manifestent surtout, c'est leur intempérance.

Une autre remarque, c'est qu'à chaque révolution les citoyens vont chercher un christ et manifestent, en montrant à la foule, qui s'y laisse toujours prendre, l'image du républicain Jésus.

Tout en admettant — pour une seconde — cette manière de voir et en reconnaissant que le Christ a pu être républicain, qui peut plus peut moins, en admettant, dis-je, que le Christ ait été républicain, on se demande où est la nécessité de se griser justement le jour de sa mort.

~ Voici la fameuse taxe *ad valorem* sur le vin qui revient sur l'eau. C'est le cas où jamais de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

La première fois qu'on mit une taxe sur le vin, et Dieu sait s'il y a longtemps, un bourgeois, nommé Jomard Thiphaine, présenta une supplique au roi pour lui représenter humblement que les gens du fisc faisaient tort au peuple, en lui faisant payer au-

tant de taxe sur un muid de vin du Gatinais du prix de deux pistoles que sur un muid de vin d'Anjou, du coteau renommé de Saint-Allard, lequel, au vu et au su de tout le monde, valait six vingt livres.

On trouva que ce bourgeois avait raison et on chercha une taxe plus équitable. Mais il faut croire qu'on ne la trouva pas, puisque, depuis ce temps, tous les bourgeois et gens de métiers se plaignirent amèrement et que les gens du fisc, la cour des parties casuelles, les fermiers généraux et même les parlements s'y cassèrent le nez.

~ Il est certain que cette taxe unique qui frappe du même prix de 52 francs le vin de Suresne et celui de Château-Laffite est injuste et prouve que l'égalité elle-même, cette déesse démocratique, ne laisse pas que d'avoir ses inconvénients.

Mais il paraît aussi que l'égalité est encore ce qu'il y a de plus simple en matière d'impôt, et que la violer en cette circonstance deviendrait un danger social.

Les gens les plus experts y ont perdu la tête. Ceux qui veulent la réforme le savent bien; aussi ont-ils été consulter l'homme le plus compétent de France en cette matière, M. Clémenceau de Saint-Julien, directeur des octrois de Paris.

Ce haut fonctionnaire, dont la voix de ténor a fait jadis les délices des salons, était, dit-on, un compositeur de romances des plus distingués.

Aujourd'hui, on ignore ce détail, parce que tout passe, surtout la gloire, et qu'à l'époque où brillait M. Clémenceau de Saint-Julien on n'avait pas pour coutume d'infester la quatrième page des annonces d'une simple valse ou d'une douce romance.

Or, M. le directeur général de l'octroi de Paris aurait répondu, dit-on, — je n'y étais pas, — qu'il était impossible de rien changer dans le mode de perception d'impôt.

— On volerait trop, aurait ajouté cet homme compétent.

C'est vrai; il n'entrerait plus dans Paris que du vin d'Argenteuil, et on ne vendrait que brancouton et château-margaux.

En un mot, le travail immense qui se fait dans les magasins de Bordeaux, Libourne, Cette, Perpignan, Dijon, Epernay et autres villes privilégiées se ferait simplement à Paris. On le fait si bien là-bas, que ce ne serait pas la peine de changer.

~ Au premier abord, on ne voit pas bien la difficulté, mais, au second, elle saute aux yeux; au troisième, elle les arrache.

Quelques exemples, et je finis, car, excepté pour les ivrognes, la chose par elle-même est assez indifférente.

Supposez qu'une pièce de château-margaux de 1,500 francs soit taxée proportionnellement à 300 francs, au lieu de 52, que feront les marchands? Ils payeront 300 francs en déclarant un vin médiocre comme provenant du cru en question, et ils diront au consommateur :

— La preuve que ce que je vous vends est bien du château-margaux, c'est que voici le bulletin d'entrée, et vous comprenez bien que je n'aurais pas été payer une semblable somme pour un vin qui n'en vaudrait pas la peine.

Le consommateur répondrait d'un air malin :

— Tiens, tiens; mais c'est vrai.

Le raisonnement contraire sera tout aussi admissible.

— Je veux vous faire profiter d'une occasion. J'ai du vin de Château-Larose ou de Ponte-Canet, que j'ai déclaré comme étant du vin de Blaye; à l'octroi, ils n'y connaissent rien, c'est du vin de 1,200 fr. la pièce, je vous le laisse à 190 fr.

M. Prud'homme qui, dans le fond de sa conscience large, lorsqu'il s'agit des caisses publiques, prétend qu'on ne vole personne quand on vole le Gouvernement, sautera sur la proposition.

Je sais bien qu'il sera puni, mais ça ne l'empêchera pas de se laisser reprendre.

~ C'est assez de fabriques dans Paris où l'on compte déjà :

Une fabrique de vieux rouen;

Une fabrique de tissus de la Renaissance;
Deux fabriques de lits Henri II;
Trois fabriques de goujons frais;
Deux fabriques de vieux objets en vieil ivoire;
Deux usines pour les porcelaines de Saxe ancien;
Trois pour la fabrication de la porcelaine de Sevres ancien et moderne;
Deux pour les crêtes de coq;
Trois ou quatre usines pour la confection de la fausse chicorée.

Oui, vous avez bien lu, de la fausse chicorée. Dans le principe, la chicorée était du faux café. Le café était fort cher, la chicorée très-bon marché. On fit tant et tant, on répéta tant sur tous les tons, que la chicorée était saine, et qu'elle corrigait le café, que la chicorée finit par entrer dans nos mœurs et dans nos usages. Le café devint si mauvais et le commerce si bon, qu'on inventa la fausse chicorée, qui se fait avec des herbes dont les bestiaux ne veulent pas.

~ A Paris, on fabrique tout; le richissime baron Sina, qui vient de mourir, savait bien cela; il achetait beaucoup, mais comme il regardait avant d'acheter! il avait été trompé si souvent.

Il y a une douzaine d'années, le baron, qui possédait une magnifique collection de dentelles, acheta un col magnifique en point de Venise, ou d'Angleterre, ou d'ailleurs, qui avait appartenu à la reine d'Angleterre Elisabeth; c'était une merveille, cette dentelle montée sur un fil de fer, dans la forme d'un grand éventail, et le baron la paya comme on paye les merveilles complètes, bien conservées, uniques, c'est-à-dire quelque chose comme soixante mille francs, peut-être quatre-vingt, il ne me souvient plus du chiffre exact, mais, à coup sûr, ce n'était pas moins de cinquante mille francs.

Le baron grec s'en retourna, emportant l'objet précieux avec un soin extrême, et surtout ce contentement sans pareil, que seul peut goûter le collectionneur assez heureux pour posséder un objet unique. L'achat fit du bruit.

Ces cinquante mille francs, qui ne signifiaient absolument rien pour le baron Sina, avaient retenti dans le commerce de curiosités comme un coup de tam-tam. Si bien retenti, qu'en arrivant à Vienne, le célèbre riche trouva dix lettrés qui l'attendaient. Dans ces dix lettres, on lui offrait vingt cols de dentelle, presque aussi beaux que le sien et non moins authentiques, s'il fallait en croire la correspondance.

Le baron eut un mouvement de dépit; mais, se ravisant, il télégraphia pour annoncer qu'il allait revenir à Paris dans la huitaine.

Il arriva comme il l'avait prédit.

Un collectionneur ne recule devant aucune dépense, devant aucune fatigue.

Il vit les vingt cols: les uns avaient appartenu à Elisabeth, comme le sien; d'autres à Marguerite de France; d'autres à Marie Tudor; d'autres à la duchesse d'Étampes; d'autres avaient été apportés de Gênes par des Italiens qui suivirent Catherine en France.

Il n'y avait pas à en douter, le baron se trouvait devant vingt merveilles de goût et de finesse, ayant toutes une généalogie incontestable.

Il fallait tout acheter ou renoncer à la satisfaction de posséder la collection la plus complète du monde.

Le baron allait se décider lorsque je ne sais par quel hasard il put se convaincre que les vingt merveilles étaient bien des merveilles, mais de fausses merveilles.

Ceux qui savent qu'un éventail en dentelle de quinze louis est le labeur de trois mois d'une ouvrière habile, demanderont comment on avait pu fabriquer ces vingt cols merveilleux en dix jours; à cela je répondrai bien franchement: je l'ignore, mais le fait est vrai, ce n'est pas l'industrie parisienne qui est en jeu dans l'espèce, c'est le génie de Paris.

~ Si l'on mettait dans les journaux qu'un riche Américain désire acheter le *Christ mort* de Rubens, qui est au musée d'Anvers et dont le *Monde illustré* donnait dernièrement un si beau dessin, il est absolument certain que le riche Américain trouverait à son arrivée un quinzaine de *Christ mort* de Rubens,

tous très-beaux, tous très-authentiques et tous accompagnés d'une histoire différente mais plausible, laquelle établirait d'une façon certaine que l'esquisse du musée d'Anvers n'est qu'une fausse esquisse sans aucune valeur, mise là par un soldat, un huissier, un ambassadeur ou autre, dans l'intention bien naturelle de cacher son larcin.

~ Voici une histoire des plus vraies.

Un amateur de province, le marquis d'A., possédait un stradivarius. Ce violon, qui était dans sa famille depuis plus de cent ans, était connu de tous les amateurs du monde entier. On venait de fort loin pour le voir.

Le marquis avait un grand plaisir à le montrer et à le faire essayer par les visiteurs.

Mais on se lasse de tout; le marquis devenait vieux, les visiteurs finirent par l'ennuyer; il fallait les traiter, et, en vieillissant, l'avarice était survenue, si bien que, pour se débarrasser à tout jamais des importuns, il publia un jour que son admirable violon lui avait été volé.

Ce fut un deuil artistique dans tout l'univers.

A la mort du marquis, on retrouva le violon, et un acheteur sans vergogne en donna bel et bien 10,000 francs.

Chose étrange! aujourd'hui on compte plus de dix amateurs qui affirment tous les dix être les heureux possesseurs du fameux stradivarius du marquis d'A., ce qui fait en tout onze stradivarius.

Le plaisant de l'affaire, c'est que le vrai, le seul vrai, fut vendu 75 francs à la vente du marquis d'A. Les amateurs l'ont vu, touché, examiné; mais ils ont levé les épaules en assurant que c'était un faux stradivarius, apporté là par quelque héritier cupide et indélicat.

~ L'autre jour, croyant plaisanter, je disais que lorsque Pierre Véron ne savait plus ou donner de la tête au milieu de ses innombrables travaux, il s'empressait de faire une comédie pour reprendre haleine. Il paraîtrait qu'en voulant plaisanter mon cher confrère, j'ai été tout simplement un sorcier du plus grand mérite.

Véron vient de faire exécuter par M^{me} Judic, et à la grande joie de ses invités, une opérette en un acte. M. Albert de Lasalle vous parlera de la musique; M. Monselet vous dira la pièce. Je me contente, pour affirmer ma seconde vue, de vous révéler ce détail piquant.

Cette pièce, émaillée de couplets, dure à peu près une demi-heure; elle a été écrite par l'auteur en... trois quarts d'heure.

Les Deux aveugles, le Soixante-six, Litschen, ont rapporté plus de 100,000 francs.

Quand on pense que Véron aurait pu faire ces trois bluettes avant son déjeuner!...

~ Il est parti, le grand maître de l'opérette. A cette heure, Jacques Offenbach vogue sur l'Océan.

L'Exposition de Philadelphie, qui veut éclipser les Expositions passées et futures, a voulu avoir l'auteur d'*Orphée*.

Un jour, le maestro voit entrer chez lui deux gentlemen polis, mais pressés.

— Jacques Offenbach?

— C'est moi. Asseyez-vous, je vous prie.

— Inutile; très-pressés.

— Puis-je savoir...

— Nous venons vous chercher, Exposition Philadelphie.

— Vous êtes bien aimables; mais je suis un peu souffrant.

— Guérez; mer très-bonne pour la goutte. Combien?

— Combien, quoi?

— Vous.

— Pourquoi?

— Diriger quinze concerts, mois de mai.

— Cent mille francs.

— Les voilà.

— Traversée payée?

— Elle l'est.

— Frais d'hôtel et autres payés?

— Ils le seront.

— Pour moi et mes domestiques?

— Entendu, signez, voici argent.

— Voici signature.

— A revoir, au Havre, vendredi 22 avril.

On parle souvent de la brutalité des Yankees, on finirait pourtant par s'accommoder à ces manières-là.

Déjà les journaux du nouveau monde annoncent avec joie l'arrivée prochaine de ce maître si fécond et si véritablement parisien.

Bonne chance et bon vent, cher maestro.

~ Voici un fait récent qui prouve combien ce que je dis plus haut, à propos de l'habileté des contrefacteurs, est véridique.

M. Basilewski, le même qui a vendu son hôtel à la reine d'Espagne, achète à un marchand deux carabines à rouet du seizième siècle pour la modique somme de *soixante-quinze mille francs*. Il ne s'en plaint pas, au contraire, mais il achète également au même, une épée de huit mille francs, épée qui, pendant le onzième siècle, a battu les talons de Roger le Normand qui conquiert la Sicile.

A force de tourner et de retourner l'épée, M. Basilewski a des doutes; il écrit à M. Longpérier qui possède déjà une épée de Roger, et le célèbre antiquaire répond que hors de sa propre épée il n'y a point de salut, que son épée est sortie de son cabinet pendant trois heures, et que ce temps a suffi à un artiste pour confectionner une très-belle épée, une superbe épée, mais qui, au grand jamais, n'a battu les cuissards du moindre conquérant du onzième siècle.

~ Pour finir, une anecdote vraie et fort plaisante.

Il y avait autrefois, dans le quartier de la Nouvelle-Athènes, un grand beau garçon dont la tête frisée est bien connue des Parisiens.

Il faisait de la peinture dans je ne sais quel atelier et des folies partout.

Le bal de l'Opéra l'attirait surtout, et, sauf Nadar, personne ne dansa et ne soupa plus que Malinchard. Est-ce bien ainsi qu'il s'appelait? Va pour Malinchard. Donc Malinchard dansait, soupa; mais il était rare qu'il ne distribuât pas quelques taloches à gauche ou à droite; il n'était pas patient, Malinchard, et il avait des bras à assommer un boucher.

Tout passe! le temps de la folie surtout; un beau jour, Malinchard se range, se marie et devient bon bourgeois et un parfait époux. Après vingt ans de sagesse, sa femme lui dit un jour:

— Je n'ai qu'un rêve, je voudrais voir le bal de l'Opéra.

— Heu! dit Malinchard, pas drôle! j'aime mieux te le raconter.

Sa femme insiste, Malinchard cède.

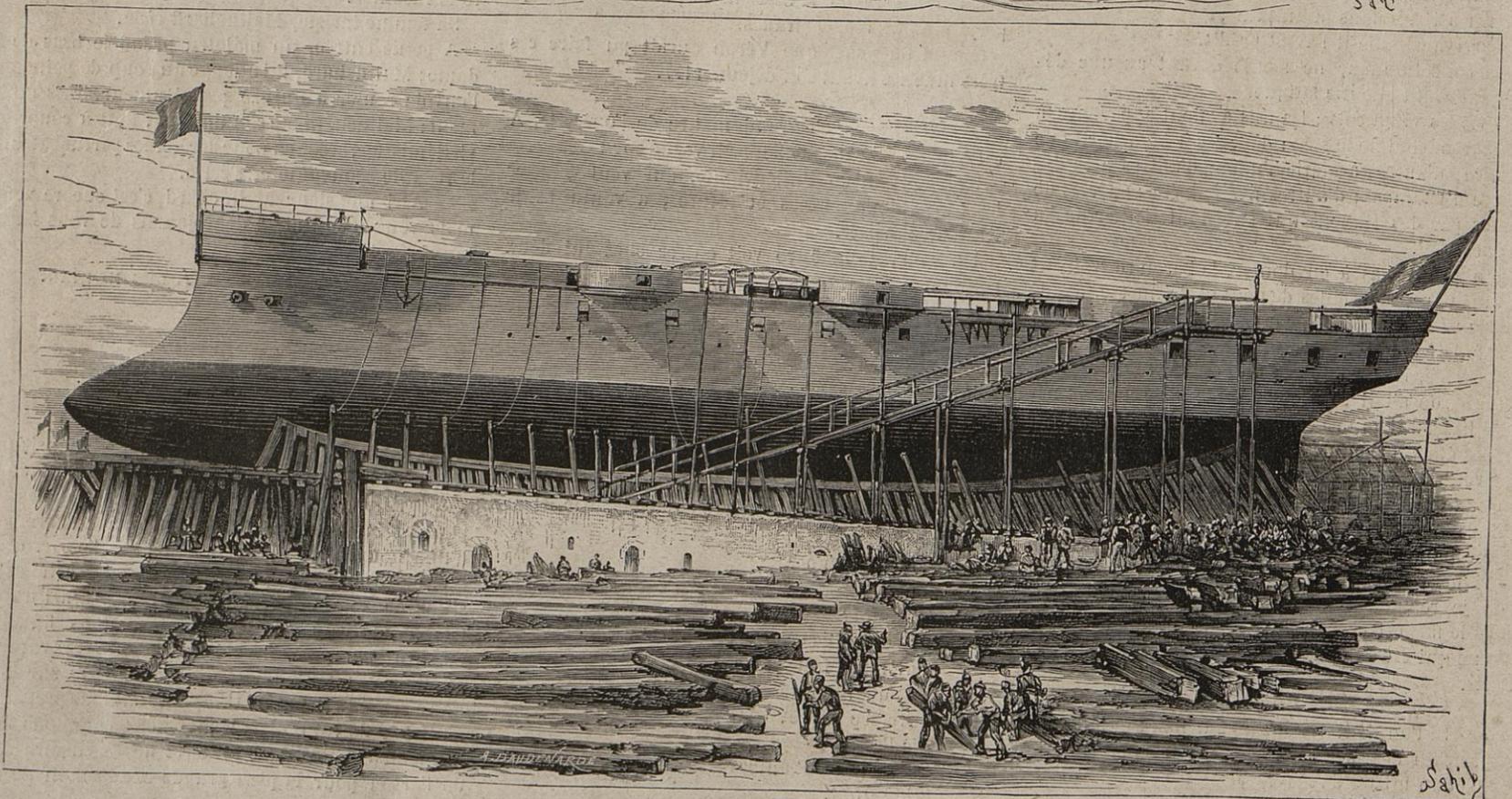
A peine entrée, un malotru prend le bras de la dame; Malinchard, lui allonge un coup de poing qui l'envoie rouler à quinze pas. Rumeur, rassemblement; Malinchard ôte son masque; tout à coup, un vieil huissier, accouru pour arrêter les perturbateurs, le regarde épouvanté et s'écrie.

— Ah! monsieur Malinchard, c'est encore vous! mais vous n'en finirez donc jamais de vous battre tous les soirs.

JULES NORIAC.

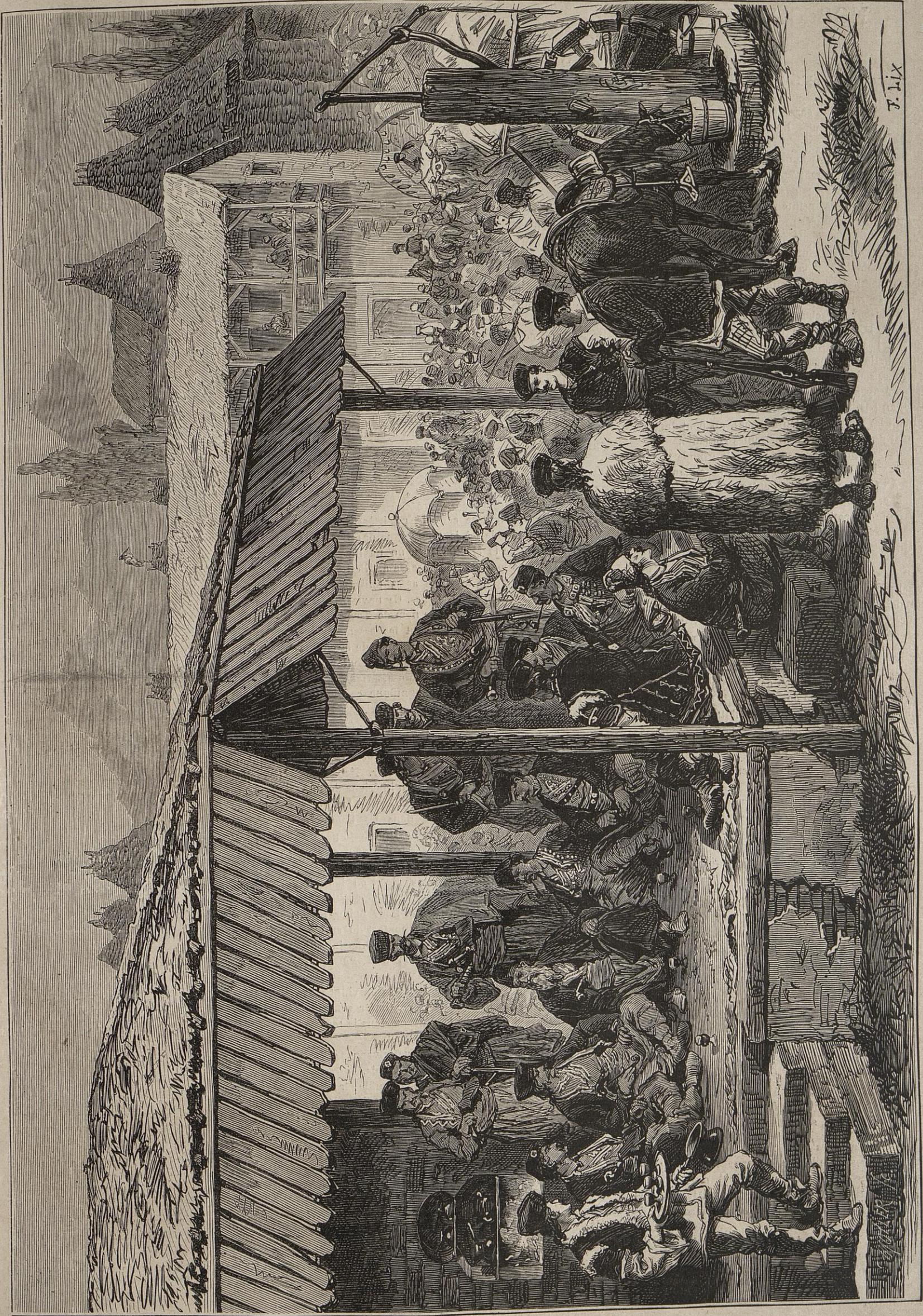
AVIS

Le Salon de peinture et de sculpture a pris une telle importance depuis quelques années, que sa réapparition est toujours un véritable événement pour les Parisiens; le 4^{er} mai est le commencement d'une nouvelle année artistique. — Nous croyons bien faire en faisant durer toute l'année cette exposition dans notre journal, qui devient ainsi un véritable musée des contemporains. Nous finissons donc, à peu près, avec la ravissante gravure de M. Robert, un des maîtres de la gravure sur bois, notre série du Salon de 1875, tout en nous préparant au Salon de 1876, dans lequel nous comptons faire le meilleur choix dans l'intérêt de la vulgarisation de l'art et pour la plus grande satisfaction de nos abonnés.



MARINE. — Toulon. — Les dernières épaves du Mogenta (poids 45,000 kilos). — Le Tourville avant son lancement.

(Dessin de M. Sahib, d'après le croquis de M. Kœnig et la photographie de M. Pellissier.)



LA QUESTION D'ORIENT. — Bosnie. — Les chefs insurgés, dans un ham de Gracovo, avant l'attaque du Palanka de Niksik. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Bianconi, notre correspondant spécial.)

NOS GRAVURES

Le carrousel militaire au palais de l'Industrie

UN grand carrousel militaire a clos le 11 avril, le concours hippique du palais de l'Industrie.

La grande nef du palais avait été ce jour-là convertie en un manège immense et superbe. Sur les gradins ont pris place des centaines de femmes charmantes en toilettes printanières.

Aux galeries supérieures, réservées aux officiers de l'armée de Paris, chatoie l'or des épauettes et des aiguillettes. A trois heures, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné de M^{me} la duchesse de Magenta, de plusieurs membres de sa famille et d'un nombreux état-major, se rend à la tribune d'honneur, conduit par M. de Mornay, directeur de l'Exposition. A trois heures et quart, la musique de la garde de Paris se fait entendre. Les quadrilles, composées de 60 lieutenants d'instruction et sous-lieutenants élèves de l'École de Saumur, sous la conduite de M. Dutilh, chef d'escadron, écuyer en chef, commandant, entrent dans l'arène, au pas, à la file, en longeant tout le manège et en saluant les tribunes de leurs lances, au bout desquelles flottent des bannières de différentes couleurs.

Tous les officiers élèves portent la grande tenue de leurs régiments respectifs, avec la culotte blanche et la botte à l'écuyère. Les sous-lieutenants élèves portent le petit chapeau en bataille à large galon d'argent, tunique noire à épauettes d'argent, culottes blanches et bottes. Les chevaux ont la crinière nattée et entrelacée de rubans.

Au commandement du commandant Dutilh, le carrousel militaire commence : attaques en cercle, attaques de front, croix de Malte, croix de Saint-André, les huit cercles, la mêlée, la grande charge en bataille, etc., sont exécutés avec la plus grande précision.

L'aspect de l'arène, en ce moment, est des plus animés : un chaos de cavaliers et de chevaux, un fourmillement de pieds, un horizon de croupes mouvantes, un vertige de trot et de galop, un fouillis de rubans et de crinières, de casques, de plumets flottants, de cuirasses étincelantes. De la poussière, des hennissements, des hurrahs!

A cette première partie du carrousel succède la course des bagues, brillamment enlevée par 10 officiers d'artillerie et 10 sous-lieutenants élèves. La reprise des 12 officiers écuyers est des plus remarquées.

Vient ensuite la course des têtes, qui est des plus originales. On place 3 têtes sur des monticules de sable, et il s'agit de les enlever d'un coup de sabre en passant au galop.

Dans cette course, le public acclame chaleureusement M. Swartling, officier de hussards suédois, qui enlève 2 têtes à la pointe de son sabre.

Les officiers instructeurs viennent ensuite présenter les chevaux sauteurs en liberté, montés en selle à piquet, sans étrivières. Vêtus de la tunique noire à épauettes et aiguillettes d'or, ces 12 écuyers exécutent les exercices les plus variés et les plus difficiles. Il font sauter et cabrer leurs montures, et effectuent toutes les reprises de manège avec un talent et une sûreté prodigieux.

Un officier de cuirassiers gagne la course du javelot, qui vient ensuite et est peut-être l'exercice le plus difficile du carrousel, puisqu'il faut lancer le javelot à 20 ou 25 mètres du but, sur un cheval au galop.

Après ces jeux, les quadrilles exécutent la seconde partie du carrousel militaire et viennent se former devant la tribune d'honneur du maréchal, au pied de laquelle les prix sont remis aux vainqueurs. La musique de la garde de Paris joue ensuite une marche militaire.

Le maréchal et M^{me} de Mac-Mahon se lèvent, et la foule immense de spectateurs, qu'on peut évaluer à plus de 10,000 personnes, s'écoule lentement, emportant une excellente impression de cette brillante solennité militaire.

Les épaves du « Magenta »

EST au moyen des efforts combinés d'une frégate-mâtée et d'un ponton à bigues que l'on a pu retirer de la mer l'immense épave que figure notre dessin. Cette épave est un pan de muraille du côté bâbord; nous la présentons à nos lecteurs vue de l'intérieur. Sa position, dans le navire, était entre le grand mât et le mât d'artimon, à l'extrémité du rayon direct de force de l'explosion. Seize plaques de blindage, de 12 centimètres d'épaisseur chacune, adhéraient encore à cette masse dont le poids total atteint le chiffre énorme de 45,000 kilogrammes, et qui mesure 13 mètres de longueur sur 3^m50 de large. Malgré sa pesanteur et ses dimensions considérables, cette épave avait été projetée à 50 mètres environ du vaisseau par l'explosion. Sur sa surface sont encastrés un couvercle de caisse à poudre, ainsi qu'un obus provenant de la soute à boulets.

Ce qui donne une idée de la puissance terrible de l'explosion, ce sont toutes les courbes en fer, dont la mission est de soutenir les planches des ponts, qui ont été tordues et rabattues contre le bord, dans le sens de l'arrière à l'avant.

Dès le lendemain de son sauvetage des eaux, on a commencé à démolir cette épave carbonisée. On a remarqué qu'en bien des endroits, le bois en contact avec les plaques de blindage était réduit à l'état de pourriture.

Le « Tourville »

IL y a trois ans de cela, le ministère de la marine commandait à la Compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée un navire pouvant porter une lourde et nombreuse artillerie, et devant être muni d'une machine assez puissante pour lutter avec les meilleurs marcheurs. Ce navire, destiné à la défense des côtes, recevait le nom de *Tourville*, en souvenir de l'illustre capitaine dont les ossements reposent dans un tombeau placé au sommet de la colline de Saint-Mandrier, à l'entrée de la rade de Toulon.

La Compagnie des forges et chantiers vient de terminer et de mettre à l'eau ce magnifique croiseur, la plus formidable machine de guerre qui existe actuellement.

Le navire mesure 108 mètres de longueur sur 15 mètres de largeur et 11 mètres de profondeur. Il jauge environ 5,500 tonnes. Sa coque est en fer. Neuf compartiments ont été disposés dans son intérieur de manière à le rendre complètement insubmersible. La quantité d'eau qui pourrait pénétrer dans les flancs du navire, au cas où sa coque serait entr'ouverte par un boulet ennemi, ne modifierait pas sensiblement sa stabilité ni son immersion.

Sur la coque sont disposés deux plans en bois de teak de 16 centimètres d'épaisseur, qui constituent ainsi une deuxième coque au navire. Pour éviter l'action désagréable produite par le contact du cuivre, du fer et de l'eau, on a répandu de la glu marine sur la coque en fer, sur les revêtements en bois et à l'intérieur du doublage en cuivre.

L'armement du *Tourville* se composera de vingt-sept pièces d'artillerie, dont vingt de 14 centimètres dans la batterie et de sept de 24 sur le pont ou dans la tangué de chasse.

La machine développera 7,000 chevaux-vapeur et imprimera au navire une marche de 17 nœuds.

L'éperon est en bronze ainsi que le double étambot, qui pèse 30,000 kilogrammes. L'hélice est du système Mongin.

Insurrection de Bosnie — Un han à Grahovo

LE dessin que nous donnons aujourd'hui représente un han, dans le village de Grahovo (frontière du Monténégro), dans lequel sont réunis, en conseil de guerre, les principaux chefs insurgés, Peko, Uzclarch, Zimunitch, opérant contre les forces ennemies, commandées par Achmet-Namyk-Bey, et établies fortement sur les hauteurs qui dominent le village de Niksik.

Dans les gros villages de la Turquie, il existe presque toujours un assez vaste bâtiment en bois appelé *han*,

qui sert d'auberge. Les murailles formées par des treillis de branches minces, crépies par un mortier de terre et de paille et bien souvent par des mottes de bouse de vache ou de buffle, garantissent à peine de l'humidité et du vent l'intérieur délabré des chambres du seul étage qui couronne l'édifice. Ces taudis sont offerts aux voyageurs qui se composent toujours de conducteurs de voitures appelés *arabadjis*, de quelques petits marchands appelés *bakals* et de paysans se rendant à la ville. L'intérieur de ces petites chambres est nu, le parquet est en mortier de terre grasse posé en couches sur les solives soutenues par les piliers du bâtiment. Le *handj*, ou patron de l'hôtel, est seulement tenu en hiver à fournir un *mangal* (réchaud allumé) aux hôtes qui, au nombre de sept à huit, se sont étendus sur leurs manteaux de peaux de mouton, dans la petite chambre qui leur est réservée. Le prix pour chaque personne est de 10 paras, environ 5 centimes.

Pendant le jour, le han est fréquenté par les paysans étrangers et par les Turcs oisifs du village, qui y viennent fumer un mauvais narguilé et prendre deux ou trois tasses de café fait à la turque. Dans un vase en cuivre contenant de l'eau bouillante, sont jetés à la fois le café moulu très-fin et le sucre; le tout est ensuite versé dans une petite tasse posée sur un support de cuivre en forme de cocotier.

Dans chaque han se trouve ordinairement une *vérandah* toute en bois; c'est dans cette pièce, comme le représente notre dessin, que se sont réunis les principaux chefs des insurgés. Comme on le verra par le costume, il y a des Monténégrins portant la calotte sur le devant de laquelle est fixé une petite plaque en argent aux armes du Monténégro; des Bosniaques et des Bulgares coiffés du bonnet en peau; des Albanais ayant un long fez incliné à droite. Un papas ou curé de campagne fait entendre dans le conseil des paroles toujours énergiques et passionnées. C'est le fameux chef Stoyan-Papas.

A droite du dessin et dans la cour du han, se trouve une pompe pour les besoins de la maison. C'est toujours un trouc d'arbre évidé dans lequel se meut un piston attaché à un levier en bois. Le tuyau d'écoulement comme toutes les autres pièces de cette primitive pompe, est en bois.

C'est aussi l'abreuvoir naturel des buffles et des chevaux qui sont du reste fort rares.

Les chevaux des pays bulgares et bosniaques sont généralement de petite taille. Les selles allongées et en forme de pointe, couvrent la croupière et s'étendent jusqu'au cou du cheval qu'elles recouvrent en partie. Ces selles servent en même temps de bât. Les cavaliers la recouvrent d'une peau de mouton et y fixent des étriers évasés à la turque; un anneau en fer assujéti à la mâchoire inférieure du cheval lui sert de mors.

On remarquera, aux abords de ce han, les constructions grossières qui servent d'habitation aux Bosniaques. Nous aurons occasion de faire pénétrer bientôt nos lecteurs dans ces huttes et de leur présenter les principaux types de femmes de toute cette contrée.

Allant à l'école (tableau de M^{lle} Bôle)

LA remarquable gravure que nous reproduisons a été dessinée et gravée par notre habile collaborateur M. Robert, d'après la photographie du grand et magnifique album du Salon de 1875, publié par MM. Goupil; nous ferons, de plus, audit album l'emprunt du sonnet de M. Dézamy, dont chaque tableau est accompagné.

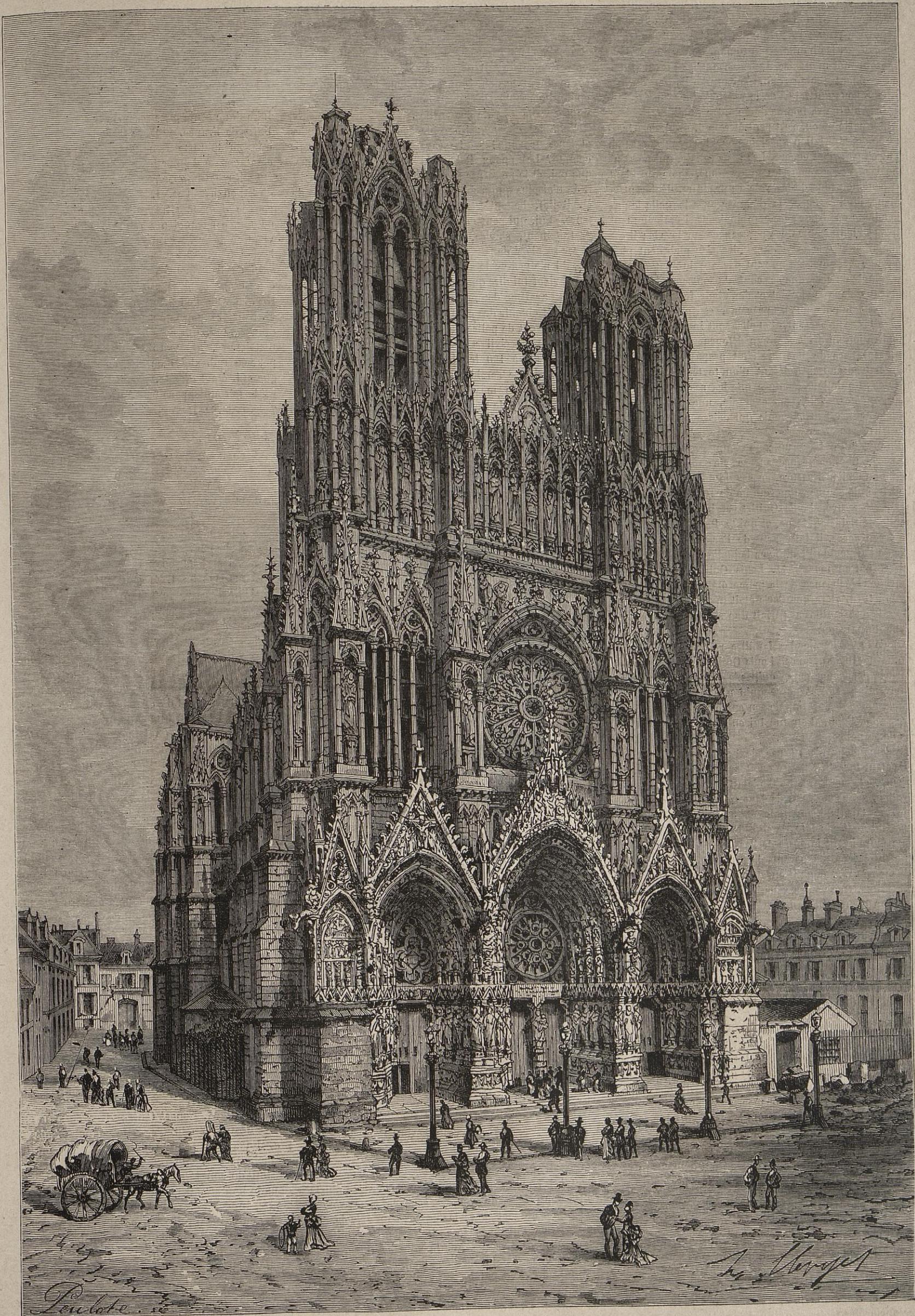
A quoi pensent ces yeux, vagues dans leur candeur,
Aurore d'un cœur pur, rayons d'âme irisée?
Cherchent-ils l'avenir, ou — mystique splendeur —
L'inconnu du matin noyé dans la rosée?

Je l'aime, ce regard doux et plein de pudeur,
Comme un éclair mouillé sur ta mine rosée:
Filette, où va ton rêve, inquiet sans ardeur?
Quel est le grand secret de ta marche posée?

Entendrais-tu vibrer comme un écho d'amour?
Fleur à peine entr'ouverte à l'aube d'un beau jour,
Quelle abeille bourdonne en ta blanche corolle?

En longeant ce vieux mur, de mousse revêtu,
Dis moi, naïve enfant, à quel donc songeais-tu?
— Moi?... Je récitais ma leçon pour l'école!

A. DÉZAMY.



LES MONUMENTS DE LA FRANCE. — Le portail de la cathédrale de Reims. (Dessin de M. Clerget.)

Je ne veux pas chagriner mes confrères en littérature, mais j'affirme une fois de plus, et cela pour en dégouter à jamais les criminels, que les expédients, les subterfuges, les habiletés du roman, du drame ou de la chanson, font mauvaise figure devant les juges, si magnifiquement plaidés qu'ils soient, d'ailleurs. Dormez en paix, vous qui faites de la psychologie agrée; Jacquin aurait tué sa femme d'une autre manière.

On a parlé — on, c'est peut-être moi, — de la nécessité d'une législation spéciale pour les assurances; eh bien, on y revient encore. Les gens sensés, qui ne s'enthousiasment pas pour les innovations, mais qui n'ont pas peur non plus de les voir se produire, déplorent la lenteur, l'indifférence, la défiance avec laquelle le public adopte en France ces combinaisons si éminemment utiles et bienfaisantes des assurances sur la vie; il est bien entendu que les compagnies s'en plaignent plus haut que personne. On ne veut pas absolument se rendre compte de ceci, que ces contrats sont complètement nouveaux dans leur objet et dans leur forme, que nos lois n'ont jamais pu les prévenir, et que, quand ces difficultés se présentent, — et elles sont innombrables, — l'application du droit commun détourne nécessairement les assurances du but que s'est proposé l'assuré, et, bien souvent aussi, à défaut d'un texte précis, consacré, les stipulations léonines que les assureurs se font à eux-mêmes. Voici, par exemple, une décision qui, évidemment, est juste, mais qui laisse au cœur quelque triste-se :

En novembre 1869, un jeune homme, Louis Quillet, contracte une assurance sur sa vie; moyennant une prime annuelle, il assure, en cas de décès, à son père, dont il est le soutien, une somme de 40,000 francs. Hélas! 1870 arrive, Louis Quillet est incorporé dans la mobile de Seine-et-Marne, et quitte Paris pour se rendre à son corps, il fait partie de l'armée de la Loire, puis de l'armée de l'Est, avec laquelle il se réfugie en Suisse. Là, en mars 1871, Louis Quillet meurt d'une pleurésie. L'échéance de la prime était arrivée en novembre 1870, alors que Paris était investi, et la Caisse générale des familles avait fait une signification au domicile du prévenu.

La Caisse générale des familles refuse de payer la somme de 40,000 francs. Louis Quillet, dit-elle, a encouru la déchéance parce qu'il n'a pas payé la prime de novembre 1870 et parce qu'il a omis de faire à la compagnie la déclaration de son entrée au service militaire, selon l'obligation que lui en imposaient les termes de sa police.

Le demandeur n'avait pas de peine à établir que, Paris étant investi, l'assuré avait subi un cas de force majeure, et, en outre, qu'il n'était tenu à aucune déclaration, ayant été compris dans une levée exceptionnelle... Mais la Compagnie était en règle, le non-paiement était constaté, la signification avait été faite trente jours avant le décès de l'assuré. Celui-ci, en outre, avait écrit à ses parents de cette ville suisse où il était mourant... donc il aurait pu envoyer le montant de la prime. Que voulez-vous, on ne pense pas à tout quand on meurt. Et la demande de M. Quillet père est repoussée.

Je ne pourrai certainement pas reproduire dans cette chronique hebdomadaire tous les procès auxquels donnent lieu les assurances, de plus forts mourraient à la tâche; mais, de temps en temps, quand je trouverai un bon exemple, bien topique, je me promets de ne pas le laisser passer.

Vous avez peut-être vu au Cirque d'hiver les trois chevaux dont il a été question devant le juge des référés, de sorte que, moi, qui ne les ai pas vus, je ne puis me hasarder à vous dire s'ils dansent sur la corde roide, s'ils mangent à table, s'ils boivent du champagne; tout ce que je puis affirmer, après avoir entendu les avoués de la cause, c'est que les trois chevaux sont des chevaux savants, très-savants! Il faut que ce soit terriblement vrai et prouvé, puisque, sur ce point-là, les deux parties étaient d'accord. Cela fait honneur aux époux Rebeschki, les propriétaires et les professeurs desdits animaux savants.

Quand un cheval est arrivé à ce point de civilisation, peut-on le saisir comme un simple cheval de labour, comme un cheval de fiacre? Voilà qui soulèverait les objections les plus sérieuses, et qui eût été charmant à plaider de part et d'autre; mais la difficulté n'était pas là malheureusement. Un sieur Bonhard, palefrenier, qui probablement a donné des soins aux élèves, est devenu le créancier des maîtres, et il a demandé et obtenu or-

donnance qui l'autorise à saisir les chevaux, le 30 mars dernier. Cette saisie foraine pratiquée sur les étrangers, car les époux Rebeschki sont Anglais, peut profiter à des créanciers français, mais peut-elle profiter à un créancier suisse? Il paraît que non: les étrangers ne se mangent pas en France; et, sur la demande des époux Rebeschki, le retrait de l'ordonnance a été prononcé, vu la qualité des parties.

Voilà les chevaux libres de continuer leurs études et leurs travaux! — Le savent-ils? s'en rendent-ils compte? Les époux Rebeschki vous diront sans doute que oui, et je ne refuse pas de le croire.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire des infortunes de M. Rollet, l'agent général de la Société des compositeurs. Lui, qui peut entrer au théâtre tous les soirs et gratuitement, s'avise, un jour de bénéfice, de vouloir payer sa place dans une loge. C'est précisément ce soir-là qu'il n'a pas vu le spectacle! A peine est-il installé qu'on vient lui dire que la loge est louée, — alors pourquoi lui avait-on donné un billet. — Il veut s'expliquer, ou plutôt obtenir des explications... Allons donc!... Vite un agent de police, une expulsion et « au poste! »

Le tribunal civil a bien condamné la directrice, M^{me} Chotel, à 400 fr. de dommages-intérêts. Mais, vraiment, il me semble qu'une petite enquête sur ces façons d'agir de messieurs les employés de théâtre, n'aurait pas été de trop!... Enfin, je vous souhaite de n'avoir jamais à vous plaindre d'un contrôleur ou d'une ouvreuse... à moins que vous ne soyez vous-même commissaire de police... Oh! alors?...

PETIT-JEAN.

QUESTIONS & RÉPONSES

CHARADE

Ce mot, qui n'est pas dans les anciennes éditions du Dictionnaire de l'Académie, vient de l'idiome languedocien et signifie, dans son origine, un discours propre à tuer le temps, babillages, billevesées. D'après M. Littré, on dit en Languedoc : « Allons faire des charades, » pour : allons passer l'après-souper, ou allons veiller chez un tel, parce que, dans les assemblées de l'après-souper, le peuple de cette province s'amuse à dire des riens pour passer le temps. » Sébastien, dans son *Dictionnaire de la littérature*, édité en 1570, s'exprime ainsi : *Charade* paraît être venu en usage dans le courant du dix-huitième siècle. Ce semble être le mot provençal *charade*, qui signifie une *charrette*, qui vient de *char*, et qui aurait été pris, par une métaphore plaisante, pour un tas, une charretée de bavardages.

Ne pourrait-on pas rapprocher ce radical *char* du chariot de Thespis, en citant quelques vers de Boileau, paraphrasant l'art poétique d'Horace :

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs sa bruyante folie,
Et d'acteurs mal ornés, chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

Tous les ans, à une certaine époque, des troupes de buveurs, barbouillés de vin et traînés par des *chairs*, allaient promener dans l'Attique leur ivresse et leurs chants monotones. Thespis, le premier directeur de ces troupes ambulantes, dit Arnault l'académicien, imagine d'intercaler dans ces chœurs un récit fait par un coryphée, et qu'on appela *épisode*.

Dans son Dictionnaire, Aug. Scheler se demande si le radical de ce mot ne viendrait pas des termes bas-latins, *caragus*, sorcier, *carauda*, sortilège?

GAZETTE

1^o De l'indo persan *kaged* ou *kagiz* (papier), d'après M. Garcin de Tassy.

2^o De la *gaze*, ce tissu très-clair et très-léger que portent les femmes pour laisser entrevoir les objets qu'elles font mine de vouloir cacher, pour voiler, déguiser, en un mot *gazer* les propos trop grivois. Le mot *gaze* viendrait de *gazzi*, en italien, petit babillard, ou bien, d'après Du Cange, de la ville de *Gaza*, où ce tissu fut d'abord fabriqué, ou bien encore, d'après M. Littré, du normand *gaze*, la vesce, à cause de la finesse de son feuillage.

3^o Ménage et Ferrari veulent que le mot *gazette* soit venu du vénitien *gazetta*, relation ou journal de ce qui

se passe en quelque lieu. Ménage ajoute que ce mot signifiait originellement une sorte de *petite monnaie*, et comme, pour cette monnaie, dit-il, on avait le cahier de nouvelles, on a transporté ensuite le nom de la monnaie au cahier. Une phrase de d'Aubigné corrobore cette explication : « Il se retira en ceste ville (qui estoit Venise), au mois de juin, au susdit (1598), n'ayant avec lui qu'une seule *gizette*, pièce de monnaie valant trois liards de France. » Or, c'est en 1631, nous dit Richelet, que Théophraste Renaudot, médecin de Montpellier, commença à donner la *Gazette* en France.

4^o Du latin *garrere*, gazouiller comme un oiseau, d'où l'on a fait jaser. A l'appui de ce dire, nous citons le vieux mot français *jas*, synonyme de *jasard* et de *jau*, par lequel nos aïeux désignaient le coq, et qui vient de *galus*. Le Duchat se rapproche de cette étymologie, en faisant venir *jaser* de l'italien *gazza*, pie, oiseau naturellement bavard. Nous avons, du reste, un oiseau appelé *jaseur*, genre des passereaux dentirostres, et que l'on peut comparer au merle. De plus, M. Littré rapporte que Duez tire le mot *jaser* du scandinave *gassi*, qui signifie *jars*, d'où l'on a fait *jargon*; mais *jaser*, ajoute-t-il, paraît tenir à *gazouiller*, et pour ce radical *jas* ou *gaz*, on a une dérivation celtique qui, étant directe, paraît préférable : breton, *geiz*, *geid*, gazouiller; soit dit, sans assimilation aucune, *gazette*, *jaser*, *jargon*, *gazouiller*.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Piccolino*, opéra comique en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Ch. Nuitter, musique de M. Ernest Guiraud (11 avril). — THÉÂTRE DES BOUFFES-PARIISIENS : *Le Moulin du Vert-Gaumont*, opéra-comique en trois actes, de MM. Grangé et Victor Bernard, musique de M. Gas on Serpette (12 avril).

LORSQUE, il y a une quinzaine d'années, et dans « la plus verte nouveauté » de son talent, M. Sardou donna *Piccolino* au Gymnase, on entendit ce cri poussé par tous les connaisseurs, en fait de choses théâtrales : — Mais c'est un opéra-comique sans musique!

La musique, en effet, ne tarda guère à venir. M^{me} de Grandval fit traduire la pièce en vers italiens, y mit un enduit mélodique, et le tout fut joué, il y a quelques hivers, à la salle Ventadour, avec M^{lle} Krauss dans le rôle principal.

M. Guiraud vient à son tour chanter les malheurs de Marthe la Suissesse, séduite et abandonnée par un peintre, et qui se déguise en homme. se fait son rapin, le poursuit à Tivoli, à Rome, partout enfin, jusqu'à ce que mariage s'ensuive. (Hymen tout entier à sa proie attaché!)

Il est vrai que nous n'avons pas une foi bien solide dans ceux qu'on appelle *les jeunes*. Leur cervelle nous semble hantée par un rêve insipide, et, d'ailleurs, irréalisable. Dans leur trouble, les uns se raccrochent à M. Gounod en s'efforçant de l'imiter, besogne fastidieuse, à laquelle M. Gounod lui-même ne réussit pas à tout coup. D'autres ont des relations criminelles avec la muse grimacière de M. Wagner. Presque tous veulent nous faire prendre pour fruit de leur science les solécismes et les barbarismes harmoniques justement prohibés par les conservatoires.

Après tout, chacun fait son métier comme il l'entend.

Pourtant M. Ernest Guiraud se détache en clair sur ce groupe ténébreux. Déjà, dans *Madame Turhu-pin*, il avait abandonné bien des illusions qui, en le rattachant à l'école du fatras, avaient retardé l'éclosion de son talent. *Piccolino* est un pas de plus dans le bon chemin. La musique de notre compositeur, indécise dans les premiers temps, s'est précisée; elle est du moins devenue accessible à notre sens auditif, tel que l'ont façonné nos études, et le régime mélodique auquel nous l'avons toujours soumis.

Il n'est pas à dire pourtant que *Piccolino* soit un de ces chefs-d'œuvre tout d'une pièce qui s'imposent à plusieurs générations de dilettantes. Mais on y trouve par places de si notables inspirations qu'il

faut encore applaudir à une des tentatives d'opéra-comique les plus heureuses de ces dix dernières années.

Une rencontre, au moins singulière, c'est qu'un des personnages de la pièce, qui justement est musicien, fait d'un mot la critique de la partition. — « Ah! vous composez de la musique, lui dit un interlocuteur, de la musique qui charme, n'est-ce pas? — Non, monsieur, non; ma musique ne charme pas, elle *dépeint!* »

En effet, tout ce qui est sentiment dans l'œuvre nouvelle de M. Guiraud n'atteint pas au degré de chaleur ni à l'intensité de vie qu'on pourrait souhaiter. L'air d'entrée de Marthe est gris de ton, le duo d'amour du second acte est sans conviction, et nous en dirons autant, sinon plus, du duo des deux femmes au troisième acte. Par contre, les parties pittoresques, accessoires si l'on veut, mais qui servent à déterminer le temps et le lieu où se passe l'action, sont colorées et pleines de mouvement. Le compositeur alors a su *dépeindre*.

C'est ainsi qu'au premier acte, qui se passe dans l'intérieur d'un chalet suisse, le jour de Noël, le public a goûté les chants religieux qui accompagnent le souper du pasteur Tidmann.

Ce premier acte est, d'ailleurs, le plus faible des trois. Mais voici le second qui se déroule en vue des cascades de Tivoli, et dont les péripéties sont pleines d'imprévu et d'animation. On y a applaudi une sérénade comique avec accompagnement de voix imitant des pizzicati de guitare; une canzonetta très-caractéristique en l'honneur de Sorrente; des couplets de table tournés avec élégance; enfin, une saltarelle qui semble écrite d'après nature, quant au rythme du moins, sinon quant à l'harmonie, qui est plus maniérée que naïve.

Le troisième acte (un atelier de peintre à Rome) contient une paraphrase ingénieuse sur l'air : *Il était une bergère...* et une scène de carnaval très-bruyante, qu'on nous dit empruntée par le compositeur à une de ses *Suites* d'orchestre.

La pièce, variée d'aspect et amusante, en dépit de son dénouement brusqué, est jouée et chantée par M^{me} Galli-Marié, qui montre toutes les étrangetés de son talent dans le rôle de Piccolino; par Achard, qui fait le peintre Frédéric avec beaucoup de distinction; par Baré, qui a valu plusieurs *bis* au musicien Musaraigne; et par Bernard, Barnolt, Duvernoy, Potel, Ismaël et M^{me} Franck-Duvernoy, tous artistes dont le zèle est à l'épreuve des rôles secondaires.

— Lisez l'affiche des Bouffes : *le Moulin du Vert-Galant* y est qualifié d'« opéra-comique. » C'est là ce qui s'appelle parler français. Il est temps, en effet, d'abandonner cette dénomination, d'opérette qui trompe tout le monde lorsqu'elle s'applique à une pièce musicale de longue haleine, comportant des chœurs, des morceaux d'ensemble, des finales à incidents et à coups de théâtre. Que nous importe, en effet, l'idiome plus ou moins sans façon dans lequel sont écrits les trois actes du livret! Le vocable opérette, qui est un diminutif, serait-il donc de mise parce que les auteurs auraient bourré leur prose de grosses plaisanteries? Une opérette, pour qui sait l'emploi des mots, est un opéra de petite dimension, quels qu'en soient d'ailleurs l'allure et le ton.

Et puis *le Moulin du Vert-Galant* peut se réclamer des traditions les plus invétérées de l'opéra comique. L'action se passe, non point du temps de Henri IV, comme le titre l'indiquerait, mais sous Louis XV, le *trop* aimé. Or, on sait que Louis XV, après avoir passé toute sa vie à Versailles, l'a recommencée de point en point à la salle Favart.

Par bien d'autres côtés et d'autres visées, les nouveaux trois actes des Bouffes tiennent à un genre relativement tempéré. C'est ainsi que l'auteur de la musique n'a point cherché à violenter le succès par des chansons épileptiques et biscornues.

L'Institut, qui lui avait décerné le prix de Rome il y a quelques années, l'a bien tancé dernièrement pour quelques peccadilles. Mais, tout bien considéré, l'auteur du *Moulin du Vert-Galant* n'est pas en révolte ouverte contre les académies, et pour courir la prétentaine à travers le pays fleuri de l'opéra-comique, il ne perd pas de vue cependant le dôme qui fait face au pont des Arts. Sa partition est écrite avec soin et conformément à toutes les règles

de l'école. L'orchestre surtout en est traité avec goût. Pourtant on souhaiterait plus d'invention et une verve mieux soutenue dans le tour mélodique. Les morceaux se suivent irréprochables de facture, et sans que celui qui vient tranche d'une manière bien vive sur celui qu'on chantait tout à l'heure.

Le compère Daubray a débité son rôle de meunier avec la rondeur joviale qu'on lui connaît. Il a été surtout très-amusant dans la scène du Parc-aux-Cerfs, où, profitant de l'obscurité, il se fait passer pour le roi. Mais M^{me} Théo n'a pas donné tout ce que ses partisans semblaient attendre d'elle. Il faut encore à cette jolie personne bien des semaines de travail pour venir à bout du chevrottement dont elle est affectée, et de plusieurs autres petits défauts qu'on ne saurait passer à une *prima dona*.

Déjà M^{me} Judic fait remarquer son absence aux Bouffes. Mais l'ingrate est partie pour la Russie, où elle va hâter le dégel. Son répertoire, qu'elle a emporté avec elle, sera augmenté et orné d'une saynète de notre ami Pierre Véron, dont nous avons eu la primeur sous forme de répétition générale. On demande une *femme de chambre*, tel est le titre de ce croquis humoristique que notre confrère a dessiné de sa bonne plume du *Monde illustré*, du *Charivari* et de vingt autres recueils.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO

Faits divers. — La correspondance politique de Frédéric le Grand va être publiée à Berlin, avec l'autorisation de l'empereur Guillaume. Elle paraîtra en trente volumes, dont deux seront livrés chaque année au public, sous la direction des professeurs Van Sybel et Troyson.

— S. M. l'empereur du Brésil vient de louer à Philadelphie, pour la durée de l'exposition, une villa dont la façade est en marbre. C'est la propriété d'un *quaker*, lequel, dans son désintéressement évangélique, dit-on, n'a exigé que 50,000 dollars de cette location : 250,000 francs!

— Le prince de Galles a reçu du prince indien qui commande *au seinde*, un lit en or et une baignoire en argent massif. On affirme qu'il y aurait une très-jolie petite fortune à réaliser, rien qu'en tirant parti d'un seul *piéd de ce lit*.

— Une des peuplades du pays de Cachemire à vraiment des « poumons de phoque ». Ce sont les Champas, qui vivent dans l'ensellement des cols himalayens. Ces hommes sont tellement habitués aux terres élevées, à l'air froid et rare, qu'il leur est pénible, presque insupportable, de descendre à trois mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer : ce qui est bel et bien la hauteur des Pyrénées. Leur pays de cocagne, qu'ils n'aiment pas à quitter pour un air plus tiède, c'est le rivage d'un grand lac salé situé à la modeste altitude de plus de quatre mille cinq cents mètres, la hauteur du Cervin. Ces vaillants hommes vivent sous des tentes. Ce ne sont pas des gens très-propres, dit le voyageur Wilson; ils possèdent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes de la race de l'Himalaya.

— Il est question d'ériger à Troyes une statue au pape Urbain IV, qui, né dans cette ville d'un pauvre raccommodeur de chaussures, dut à son mérite seul de parvenir à toutes les dignités ecclésiastiques. Urbain IV, un des rares papes français, était contemporain de saint Louis; il est surtout honoré dans l'Église pour avoir fondé la célèbre fête du Saint-Sacrement, plus connue sous le nom de *Fête-Dieu*. Une souscription ouverte pour l'érection de ce monument a déjà produit environ 6,000 francs.

Faits scientifiques, inventions, découvertes. — Un chimiste anglais, M. Lockyer, semble avoir ouvert une voie nouvelle à la chimie en démontrant théoriquement que les corps que l'on croit souples : or, fer, cuivre, nickel, hydrogène, etc., pourraient, au moins pour la plupart, n'être que des composés dont on a pas encore su isoler les principes. Comme nous voilà loin des quatre éléments de nos aïeux!

C'est encore, notons-le, à la *spectroscopie*, — qui, on le sait, vient de conduire à la découverte d'un nouveau métal — que serait due l'observation sur laquelle M. Lockyer appuie ses assertions.

— D'analyses récemment faites par M. Boussingault, sur les eaux de la Seine pendant l'inondation, il résulterait que les crues des fleuves entraînent à la mer des masses énormes de principes fertilisants. Ainsi il ne s'agirait pas de moins de 50 mille kilogrammes d'ammoniaque et 200 mille kilogrammes d'acide nitrique (*issu du salpêtre*) perdus dans une seule journée pendant toute la durée de la crue de la Seine.

— Il est grandement question dans le monde aéronautique d'une invention qui ne serait ni le ballon, ni l'hélice, mais une sorte de système d'éventails s'ouvrant horizontalement et provoquant l'ascension de l'homme qui les fait mouvoir. On conte merveille de l'idée, mais attendons de la voir à l'œuvre.

— Sur les chemins de fer anglais, les précautions les plus minutieuses ont été prises pour éviter les accidents lors du voyage de la reine d'Angleterre en Allemagne. Le train royal, dont la vitesse est de cinquante-huit kilomètres à l'heure, est composé de onze voitures dont la sixième est occupée par Sa Majesté. A chaque extrémité du convoi se trouve un fourgon. Toutes les roues sont enrayées au moyen de freins continus et commandés par une manœuvre unique. Chaque compartiment est mis en communication par un appareil électrique avec les gardes qui, à leur tour, correspondent avec le mécanicien. En cas d'accident, un second appareil établit la communication avec les fils du télégraphe. Un agent spécial se tient sur le tender, et un autre sur le fourgon pour surveiller le train et appeler immédiatement l'attention du mécanicien s'il se présentait quelque irrégularité dans la marche. Une machine pilote voyage avec un intervalle de quinze minutes en avant du train royal. Elle est accompagnée par un garde muni d'une lampe à main et de signaux de brouillard, tels que pétards, etc. Pendant trente minutes avant l'heure où le train est attendu, aucun wagon ni aucune machine ne doivent se trouver sur la ligne. Toute manœuvre cesse pendant ce temps sur les voies secondaires qui aboutissent au chemin principal. Après le départ du train de la reine, aucune locomotive ne peut suivre avant un laps de quinze minutes. Toutes les aiguilles sont fixées de manière qu'elles ne peuvent faire aucun mouvement. Les passages à niveau sont l'objet d'une surveillance toute particulière; les barrières sont également fermées à clef une heure avant le passage du train. En outre, des poseurs de rails sont échelonnés le long de la ligne pour maintenir en parfait état de service la voie et les signaux.

— A l'une des dernières réunions de la Société d'acclimatation, il a été présenté de très-beaux spécimens de truffes, recueillies dans un parc à Bessancourt (Seine-et-Oise), et qui ne le cèdent en rien, comme saveur et fumet, aux tubercules du Périgord. Qui plus est, ces truffes donnent un démenti aux agronomes qui prétendent que la truffe est une excroissance due à une piqûre d'insecte sur les racines du chêne, car elles ont été trouvées sous des mûriers et des noisetiers, et non pas d'ailleurs à l'état isolé, car la cueillette a été de plus de 20 kilos.

Statistique. — Pendant les deux journées de la foire aux jambons qui a eu lieu cette année à Paris, on a saisi 1,321 kilogrammes de viandes avariées. Le nombre des baraques occupées a été de 303. Celui des étalagistes de 563. Enfin, le total des perceptions municipales a atteint 2,691 francs.

— Le vendredi saint est le seul jour de l'année où l'armée fasse maigre. A cette occasion voici le menu qu'ont eu ce jour-là les soldats casernés à Paris. — Déjeuner : soupe à l'oignon et un morceau de fromage de gruyère. — Dîner : le « rata » à la morue et aux pommes de terre. Voici quel est le chiffre approximatif de consommation des denrées dans l'armée le vendredi saint : 300,000 kilos de morue; 72,000 kilos de fromage de Gruyère. En plus les épices, le pain, etc...

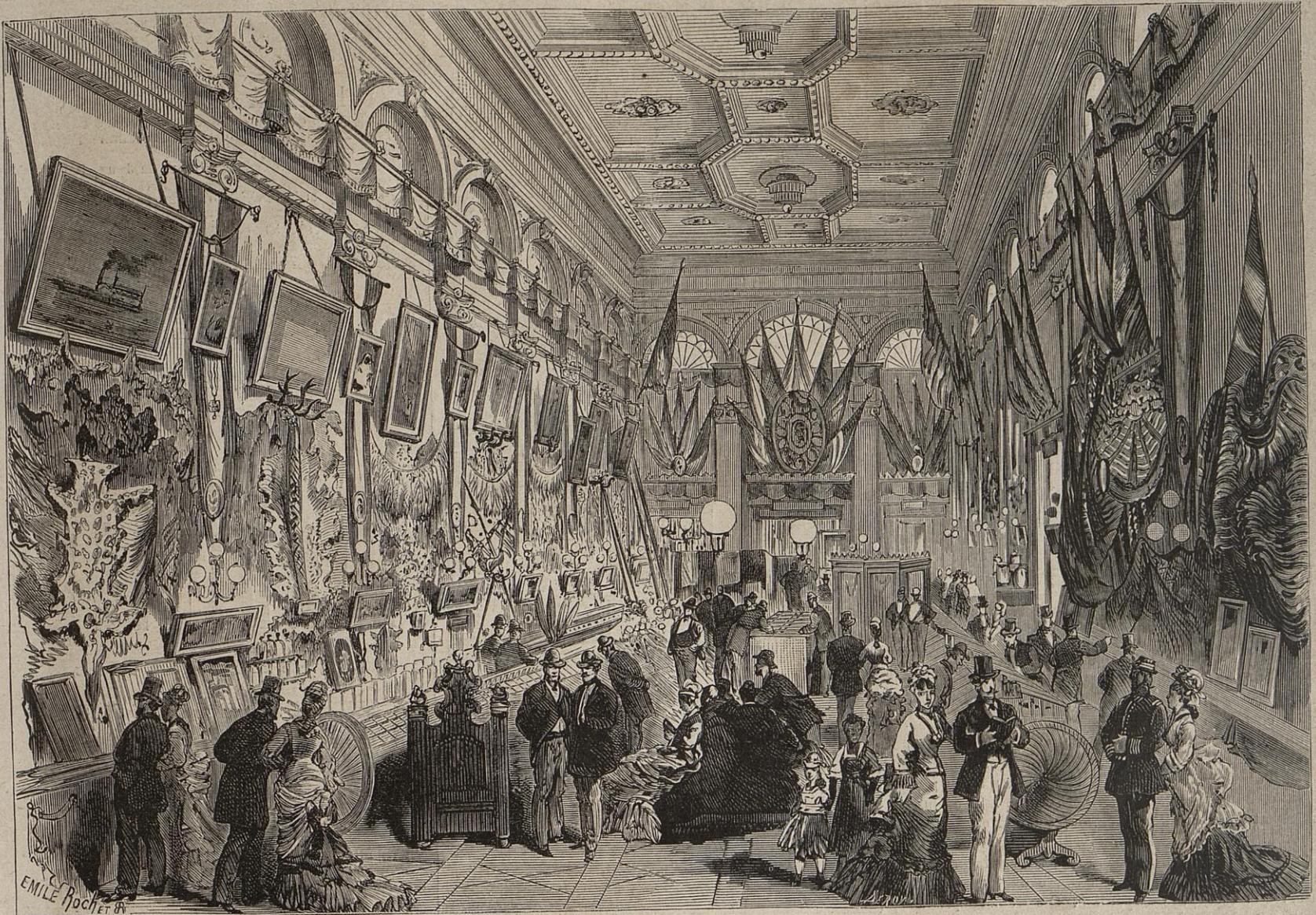
— Le fraiser des Alpes a été importé du mont Genis à Paris vers 1760. Cette plante fut forcée pour la première fois en 1776 par Legrand; les fruits furent vendus pour le roi 24 livres la douzaine.

— Les petits pois ont toujours été très-recherchés à Paris. En 1693, ils se vendaient 30 écus le *litron*. M^{me} de Sévigné disait, en 1696 : « Le chapitre des pois dure toujours : l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé et la joie d'en manger encore. » En 1780, on les vendait 100 écus le litre.

— Paris consomme, par an, 42 millions de kilogrammes de choux verts, autant de choux-fleurs, et 1 million de kilogrammes de choux de Bruxelles. Il faut y ajouter la choucroute, préparée avec des feuilles de choux coupées en rubans, soumises à la fermentation et conservées à la saumure. On en mange à Paris 1 million de kilogrammes par an. La moitié vient d'Alsace, le reste d'Aubervilliers.

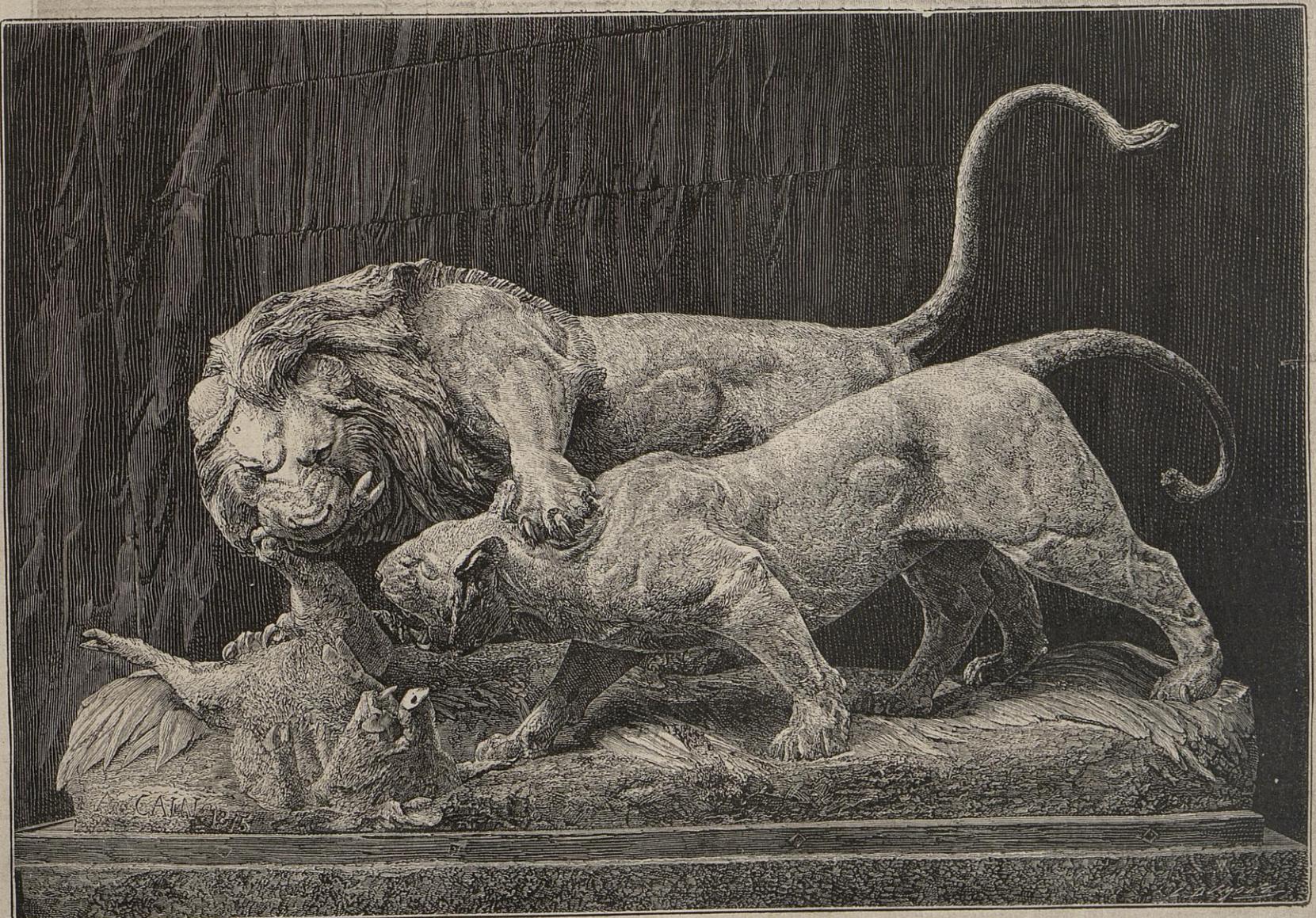


ABYSSINIE. — Attaque du camp retranché de l'armée égyptienne, près Gorar, par les Abyssins. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Trésed.)



RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — Buenos-Ayres. — Exposition préliminaire des produits destinés à Philadelphie.

(Reproduction du dessin de M. Ernest Charton, notre correspondant à Buenos-Ayres.)



BEAUX-ARTS. — Lion et lionne se disputant un sanglier, groupe de M. Caïn, destiné au Jardin des Plantes.

D'après les documents officiels, le nombre des suicides a été, dans l'armée prussienne, pour 1875, de 0,94 pour 1,000.

Pendant l'année 1874, 1,494 navires ont traversé le canal de Suez, soit 250 de plus que l'année précédente et 1.008 de plus qu'en 1870, qui fut la première année de l'exploitation.

On vient de soumettre au parlement anglais le rapport du Board of Trade sur les accidents de chemin de fer pendant l'année 1875. Nous en extrayons les chiffres suivants qui, bien entendu, ne se rapportent qu'aux lignes anglaises :

Tués	1,290
Blessés	6,755

Sur ce nombre 116 décès et 594 blessures ont été causés par imprudence des malheureux qui en furent les victimes; sans parler de 25 suicides en wagon que l'on aurait pu, ce nous semble, ne pas faire figurer au nombre des accidents de chemin de fer.

Ces chiffres ne s'appliquent qu'aux voyageurs. Quant aux employés de diverses compagnies, ils ont été encore plus éprouvés, 744 d'entre eux ont été tués et 3,377 ont reçu des blessures dans l'exercice de leurs fonctions.

Archéologie. — M. Morel, archéologue à Châlons, vient de découvrir, sur le territoire de Saint-Remy-sur-Bussy (Marne), la première incinération gauloise parfaitement caractérisée et remontant à une époque antérieure à la conquête. L'urne qui contenait les ossements calcinés avait été enfouie dans la craie à environ un mètre de profondeur et entourée de terre noire apportée exprès. Elle mesure 28 centimètres de hauteur; elle est en terre noire fine et lustrée, d'une forme très-élégante et ornée de dessins lissés qui lui donnent un aspect moiré. Elle était hermétiquement fermée au moyen d'un couvercle plat, fait d'une pâte un peu plus grossière. Le cadavre qui avait été soumis à la crémation devait être celui d'une femme, attendu que l'urne renfermait, avec les ossements brûlés, un bracelet de verre blanc presque entièrement fendu, sauf un éclat qui en fait voir la forme, et une fibule de fer très-bien conservée et exempte d'oxydation. Ces deux objets de toilette accompagnaient sans doute le corps lorsqu'il a été placé sur le bûcher, ou bien ils ont été jetés dans les flammes, ainsi qu'on avait coutume de le faire pour les objets qu'avait affectionnés le défunt. La nouvelle découverte de M. Morel présente donc un intérêt tout particulier, au point de vue des cimetières gaulois de la Marne, qui ont livré déjà tant d'objets curieux à l'étude de la science archéologique.

On vient de découvrir, dans une des bibliothèques de Saint-Petersbourg, un exemplaire du Koran, copié par le calife Osman, le troisième successeur de Mahomet. Ce manuscrit a 1,200 ans d'existence.

Des terrassiers de Jonchery-sur-Vesle ont mis à jour cinquante écus d'or de Charles VII et un double écu de Henri VI, roi de France et d'Angleterre.

Beaux-arts. — La vente de la célèbre galerie de tableaux de M. Schneider a produit la somme respectable de 1,307,520 francs. Le tableau qui a atteint le prix le plus élevé est le Pieter de Hooch, représentant l'Intérieur d'une maison hollandaise, adjugé au prix de 135,000 francs. Citons encore : l'Enfant prodige, de Téniers, 130,000 francs; — le Moulin à eau, d'Hobbéma, 100,000 francs; — l'Intérieur de cabaret, d'Adrien van Ostade, 103,000 francs; — une Sainte Famille, de Rubens, 72,000 francs; — la Famille de Téniers, par David Teniers, 60,000 francs; — un Paysage, de Jean Both, 45,000 francs; — le célèbre portrait du pasteur Ellisson (portrait en pied), par Rembrandt, 65,000 francs; — celui de sa femme, 50,000 francs; — une Tête de jeune fille, de Greuze, 63,000 francs; — l'Immaculée Conception, de Murillo, 22,000 francs; — un Paysage, de Wynantz, 37,000 francs, etc.

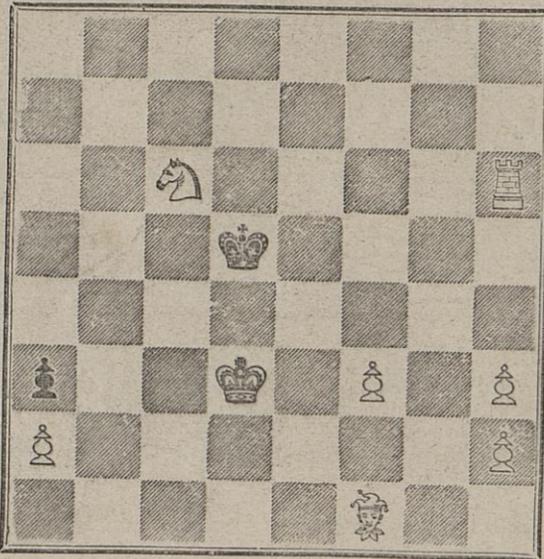
Nécrologie. — M. A. F. Stewart, décédé le 10 avril à New-York, laissant une fortune de 80 millions de dollars, soit 400 millions de francs. C'est lui qui avait acheté 300,000 francs la toile de Meissonier intitulée : « 1807 ». — Le frère Alphonse, directeur des écoles chrétiennes de Bordeaux, chevalier de la Légion d'honneur. — M. Grass, sculpteur alsacien, artiste justement renommé et auteur de la statue de Kléber qui orne la principale place de Strasbourg. M. Grass avait exposé avec un grand succès, depuis l'année 1831, des œuvres dont quelques-unes passent pour très-remarquables. — M^{me} Saint-Hilaire, âgée de quatre-vingt-quatorze ans, mère d'Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire et la veuve de l'il-

lustre naturaliste Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire. Elle laisse un petit fils, M. Albert Geoffroy-Saint-Hilaire, le sympathique directeur du Jardin d'acclimatation. — M^{me} Cornélie, artiste dramatique, femme de M. Couturier, auteur d'un certain nombre de comédies et de drames. Sa fille, M^{lle} Luce, fait partie de la troupe des Bouffes-Parisiens. — M. Crépel, ex-commandant du 4^{er} bataillon des mobiles de la Drôme, chevalier de la Légion d'honneur et ancien capitaine du 13^e de ligne. — M. Poulin, avoué près le tribunal civil d'Avallon, âgé de quatre-vingt-cinq ans, doyen des avoués de France. — Le Kislav-Aga (chef des eunuques) est mort à Constantinople, âgé de cent ans, laissant 5 millions et demi.

ECHECS

PROBLÈME N° 601

COMPOSÉ PAR M. S. H. THOMAS



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 599.

- 1. D 2 T
- 2. C 4 FD
- 3. D 2 D ou 2 CD, échec et mat.

(A)

- 1. R 5 F
- 2. R 4 C ou 6 R
- 3. C 4 R ou 5 FR, échec et mat.

(B)

2. D 2 TR, et mat le coup suivant.
Solutions justes : MM. F. Signoud; L. de Croze; le café du Balcon, à Béziers; le café Central, à Péronne; Kasioth.
Autre solution juste du problème n° 598 : M. Quéval.

P. JOUANOUD.

Concerts. — France a tort! marche nation., Cœur d'artichaut, Peau de satin, Cerises Pompadour, Radis roses, font rage.

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

PHYLLOXERA La Pharmacie cent^{re} de France est la première qui ait préparé et fourni aux commissions officielles le SULFO-CARBONATE DE POTASSIUM, recommandé par elle comme l'agent le plus efficace contre le phylloxera.
Expédition et inst., 7, rue de Jouy, Paris.

PIANOS et ORGUES DE TOUS FACTEURS CRÉDIT
3 ANS de
Chez SCHACK, 53, rue Caumartin. Envoi en province.

Saison d'Été 1876

MAISON

DE LA

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, à Paris

HABILLEMENTS POUR HOMMES ET POUR ENFANTS

et tout ce qui concerne l'habillement de l'homme

Les Propriétaires de la Maison de la Belle Jardinière ont l'honneur d'informer leur Clientèle que les Assortiments d'Été sont complets et qu'ils sont en mesure de satisfaire à toutes les demandes.

VÊTEMENTS POUR LIVRÉES

Expédition (contre remboursement) en province franco au-dessus de 25 francs.

Le Rayon spécial de Vestes pour Garçons de CAFÉ et LIMONADIERS vient d'être considérablement augmenté.

Les prix de ces Articles sont tout à fait EXCEPTIONNELS.

SUCCURSALES :

LYON, MARSEILLE, NANTES et ANGERS et à Paris

au coin des rues de CLICHY et D'AMSTERDAM.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

VOYAGE DE PLAISIR

DU HAVRE ET DE PLYMOUTH A PHILADELPHIE ET A NEW-YORK

DÉPART LE SAMEDI 6 MAI 1876

A l'occasion de l'EXPOSITION internationale de PHILADELPHIE

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

ALLER ET RETOUR

1 ^{re} classe	800 francs
2 ^e —	500 —
3 ^e —	300 —

Les passagers auront la facilité de revenir, jusqu'au mois de novembre, de New-York à Plymouth et au Havre, sur tous les paquebots de la Compagnie.

BILLETS CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS SUR L'ERIE RAILWAY pour Excursions dans l'intérieur des États-Unis et du Canada

S'adresser : à l'Administration centrale, 4, rue de la Paix; — au Bureau du fret et des passages, 12, boulevard des Capucines (Grand-Hôtel) et 108, rue du Faubourg-Saint-Denis; et à tous les Agents de la Cie : en France, en Italie, en Espagne, en Suisse, en Angleterre.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gas-
tralgies, etc. — Consulter les Médecins.

Le Vin de G. SEGUIN est recommandé dans les
fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit,
digestions difficiles. Paris, rue Saint-Honoré, n° 378.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise).
Guérison sur lui-même et nombreux succès.
Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la
formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

Pâte Codéine Zed 1^{re} Exposit. Paris
875. Le sirop et la
pâte du Dr ZED sont
infaillibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n° sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe.
Union des Indes, 1, r. Auber.

DERNIER PERFECTIONNEMENT
Se MÉFIER des
CONTREFAÇONS
VELOUTINE VIARD
POUDRE
De RIZ rafraichissant
5 BIS, RUE AUBER, PARIS

VIANDE-FER-QUINA
Contre la CHLOROSE et PANEMIE, rien n'est supérieur au
VIN FERRUGINEUX AROUD au Quina
et à la VIANDE
Pharmacie AROUD, à LYON. Prix : 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

CORS Guérison instantanée par l'emploi
des limes chimiques américaines
de Mourthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr.
VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris.

MACHINE A PLESSER
A TUYAUTES, b. s. g. d. g.
Système Jeanmaire
Perfectionnée par CRESPIN aîné



CRESPIN AÎNÉ
de Vidouville (Manche), dem^r à Paris, 11, 13, 15, b^d Ornano
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre.
MACHINES à plessier et à tuyauter sont expédiées à moitié paiement.
A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoi gratis et franco la brochure explicative.

PÂTE ÉPILATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr.
— **CRÈME DE LA MECQUE** (40 ans de succès). Cold-cream perfectionné pour
blanchir, adoucir la peau, enlever les rides et les taches du visage. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

CARROSSERIE

Magasins et Ateliers réunis. — Médailles, 1864, 1867 et 1873. — 300 Voitures
prêtes à livrer à des prix exceptionnels. — Grande fabrique de voitures de luxe :
Dorsays, Landaus, Calèche huit ressorts, Landaus Clarence, Landaus à un
cheval, petits Coupés, Vis-à-vis, Victorias, Milords-Ducs — Grand choix de
paniers très-bon marché. — Maison à Madrid. — Maison de confiance.

LABOURDETTE FRÈRES
105, avenue Malakoff, 105
Rue Pergolèse et rue Leroux,
PARIS

FACILITÉ DE PAYEMENT.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

GRANDE PROPRIÉTÉ avec
VIVIFERES SÉPULCRALES, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-
O.), lignes de Lyon et d'Orléans (50 trains par jour).
S'adr. à Paris, à M. Vallienne, ff. de bronzes, 13, r.
St-Anastase, et à M. Jozon, not., boul. St-Denis, 9.

PROPRIÉTÉ de campagne, dite **CHATEAU D'HERBLAY**
Cont. 4 hect. — Terrasse domin. la Seine, à 35 m. de
Paris A VENDRE, sur une enchère, en la chamb. des
not. de Paris, le 9 mai 1876. — Jouissance le 1^{er} juin.
Mise à prix : 170,000 fr.
S'adr. à M. DELAUNAY, not., Chaussée d'Antin, 44.

ADJON, même s. une ench., en la ch. des not. de
Paris, le mardi 16 mai 1876, à midi, en 2 lots,
1^o la **FERME** de Forest, communes de Chaumes
de la Ferrière et Ouer-le-Voulgis, arrondissement
de Melun. — Contenance : 98 h. 41 a 70 c. —
Revenu net évalué : 7,465 fr. — Magnifique chasse
affermée 2,500 fr. jusqu'au 1^{er} avril 1877. — Mise à
prix : 130,000 fr.

BÂTIMENTS du MOULIN DE THIOU et 2
des autres de la commune de Chaumes. — M. à pr. :
40,000 fr. — S'adr. s. l. lieux, à MM. Commun et Lefort,
et à Paris, à M. BIESTA, not., r. Louis-le-Grand, 11.

MAISON A PARIS RUE DE RIVOLI, 196
A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des
notaires de Paris, le mardi 9 mai 1876.
Revenu : 25,760 fr. — Mise à prix : 340,000 fr.
S'adr. à M. GODET, notaire, r. des Petites-Écuries, 49.

MAISON A PARIS QUAI DU LOUVRE, 28
A VENDRE, sur une enchère, en la chambre des
notaires de Paris, le mardi 2 mai 1876.
Rev. env. : 2,650 fr. — Mise à prix : 275,000 fr.
S'adr. à M. DESCHARS, not., r. G^{de}-St-Germ., 9.

ADJON, le lundi 8 mai 1876, à une heure, en l'étude
de M. SAUNIER, notaire à Nemours,
DE LA **TERRE DE FAY** (Bourbonnais)
ayant appartenu à la Maison de Lorraine, CHATEAU
avec fossés de DÉFENSE, PARC, FERME, BOIS (belle
chasse). Contenance, 282 hect. Revenu susceptible
d'augmentation : 15,200 fr. — Mise à prix : 40,000 fr.
S'adr. à M. SAUNIER, dépositaire de l'enchère ; — à
M. MEIGNEN, notaire à Paris, rue Saint-Honoré, 370,
— et à M. LEMAY, notaire à Lille.

HOTEL A PARIS FAUB^r-S^t-HONORÉ
Etude de M^e Paul Roche, avoué à Paris, rue de
Grammont, 3.

VENTE aux criées de la Seine, le 24 mai 1876, à
deux heures,
du **MAGNIFIQUE HOTEL** connu sous le nom
de **D'HOTEL PONTALBA**

sis à PARIS, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 41, et
avenue Gabriel, grand jardin sur cette avenue.
Contenance, 9 330 mètres 51 cent.

Faculté de reprendre le mobilier des appartements
de réception moyennant 250,000 fr. en sus du prix.
Mise à prix : QUATRE MILLIONS
S'adr. pour les renseignements : audit M^e PAUL RO-
CHE ; à M^{es} DENORMANDIE et BÉRENGER, avoués ; à
M^{es} BERCEON, MAHOT DELAQUÉRANTONNAIS et COG-
TEAU, notaires, qui délivreront des permis de visiter.

MAISON A PARIS RUE DE RIVOLI, 196
A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des
notaires de Paris, le mardi 9 mai 1876.
Revenu : 25,760 fr. — Mise à prix : 340,000 fr.
S'adr. à M. GODET, not., r. des Petites-Écuries, 49.

ASNIÈRES MAISON DE CAMPAGNE confort-
table, belle, bois de la Comète, 5, au
milieu d'un jardin boisé et potager, conten. environ
1,800 m. à adjuger, même sur une enchère, en la
ch. des notaires de Paris, le 2 mai 1876, midi. Mise
à prix : 30,000 fr. S'adr. pour visiter à M. LAMAZIN,
épicerie, boulevard de la Comète, 2, et pour renseigne-
ments, à M. MOREAU, not., à Paris, rue Vivienne, 53.

ADJON, sur une enchère, en la chambre des notai-
res de Paris, le mardi 16 mai 1876, de
3 MAISONS A PARIS. La 1^{re}, r. Montmorency,
47. — Rev. brut, 7,900 f. M. à p. :
80,000. La 2^e, r. de Buci, 32, et r. de l'Echaudé-St-
Germain, 25. Rev. brut, 14,600 fr. M. à p. : 140,000 f.
La 3^e, r. de Buci, 38, et r. de l'Echaudé-St-Germ in,
31. — Rev. net, 4,800 fr. — Mise à prix : 40,000 fr.
S'adr. à M. LAVOCAT, not., quai de la Tournelle, 37.

ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des
notaires de Paris, le 30 mai 1876, à midi, LA
**TERRE DE FONTENAILLES-LES-BOU-
LEAUX**, Canton de Mormant (Seine-et-Marne). — Château,
parc, terres, bois, étangs. — 325 h. Seul tenant.
Chasse exceptionnelle. — Mise à prix : 800,000 fr.
S'adr. à M. DÉVES, notaire à Paris, rue Laffitte, 3.

MAISON DE PRODUIT MAUBEUGE,
no 71, A VENDRE, même s. une ench., en la ch. des
notaires de Paris, le mardi 2 mai 1876, à midi.
Revenu brut : 19,500 fr. — Mise à prix : 150,000 fr.
M. MAHOT DELAQUÉRANTONNAIS, not., r. de la Paix, 5.

MAISON A PARIS RUE DE CLÉRY, 78
à VENDRE sur une enchère, en la chambre des no-
taires de Paris, le mardi 16 mai 1876.
Revenu, 10,100 fr. — Mise à prix : 145,000 fr.
S'adr. à M. MAGNE, not. à Paris, r. Bellechasse, 14.

VENTE sur folle enchère et sur baisse de mise
à prix, en l'étude et par le ministère de
M^e SEGOND, notaire à Paris, rue Laffitte, n° 7, d'un
**FONDS DE COMMERCE VERRES A VI-
DE**
verres de couleurs, glaces et émaux, exploité à Paris,
rue Vielle-du-Temple, n° 30, ensemble le droit au
baït des lieux où il s'exploite.
L'adjudication aura lieu le samedi 29 avril 1876, à
2 heures de relevée.
Mise à prix baissée.
Outre les charges, clauses et conditions contenues
au cahier des charges dressé par M^e Segond, notaire
à Paris, les enchères seront reçues sur la mise à prix
fixée à la somme de cent francs. 100 fr.
S'adresser, pour les renseignements :
1^o A M^e BERTON, avoué à Paris, rue Croix-des-Pe-
tits-Champs, 25 ;
2^o A M^e SEGOND, notaire à Paris, rue Laffitte, 7,
dépositaire du cahier des charges ;
3^o A M. GOUJON, liquidateur judiciaire, à Paris, rue
de Paradis-Poissonnière, 52.

Etude de M^e LÉON MASSE, avoué à Paris, rue Gail-
lon, n° 14.
VENTE sur licitation, au Palais de Justice, à
Paris, le mercredi 10 mai 1876, à 2 h.
EN TROIS LOTS
1^o D'UNE **MAISON SISE A PARIS**
Rue du Faubourg-Poissonnière, n° 62.
Mise à prix : 380,000 fr.
2^o D'UNE **MAISON SISE A NEUILLY (SEINE)**
Avenue de Neuilly, n° 104.
Mise à prix : 35,000 fr.
3^o D'UNE **FERME ET SES DÉPENDANCES**
sises à Heubierge, canton de DOUDEVILLE
(Seine-Inférieure).
Mise à prix : 180,000 fr.
S'adresser, à Paris, à : M^e LÉON MASSE, avoué
poursuivant, rue Gailon 14 ; M^{es} LEFOUILLON, LAMY,
BENOIST, PETIT-BERGONZ, avoués ; M^{es} PERSIL, CHER-
RIER, AUG. JOZON et DUPLAN, notaires ;
Et à Yerville (Seine-Infre), à M^e LELONG, notaire.

Etude de M^e LÉON MASSE, avoué à Paris, rue Gail-
lon, n° 14.
VENTE sur licitation, au Palais de Justice, à
Paris, le mercredi 10 mai 1876, à 2 h.
EN TROIS LOTS
1^o D'UNE **MAISON SISE A PARIS**
Rue du Faubourg-Poissonnière, n° 62.
Mise à prix : 380,000 fr.
2^o D'UNE **MAISON SISE A NEUILLY (SEINE)**
Avenue de Neuilly, n° 104.
Mise à prix : 35,000 fr.
3^o D'UNE **FERME ET SES DÉPENDANCES**
sises à Heubierge, canton de DOUDEVILLE
(Seine-Inférieure).
Mise à prix : 180,000 fr.
S'adresser, à Paris, à : M^e LÉON MASSE, avoué
poursuivant, rue Gailon 14 ; M^{es} LEFOUILLON, LAMY,
BENOIST, PETIT-BERGONZ, avoués ; M^{es} PERSIL, CHER-
RIER, AUG. JOZON et DUPLAN, notaires ;
Et à Yerville (Seine-Infre), à M^e LELONG, notaire.

Etude de M^e LÉON MASSE, avoué à Paris, rue Gail-
lon, n° 14.
VENTE sur licitation, au Palais de Justice, à
Paris, le mercredi 10 mai 1876, à 2 h.
EN TROIS LOTS
1^o D'UNE **MAISON SISE A PARIS**
Rue du Faubourg-Poissonnière, n° 62.
Mise à prix : 380,000 fr.
2^o D'UNE **MAISON SISE A NEUILLY (SEINE)**
Avenue de Neuilly, n° 104.
Mise à prix : 35,000 fr.
3^o D'UNE **FERME ET SES DÉPENDANCES**
sises à Heubierge, canton de DOUDEVILLE
(Seine-Inférieure).
Mise à prix : 180,000 fr.
S'adresser, à Paris, à : M^e LÉON MASSE, avoué
poursuivant, rue Gailon 14 ; M^{es} LEFOUILLON, LAMY,
BENOIST, PETIT-BERGONZ, avoués ; M^{es} PERSIL, CHER-
RIER, AUG. JOZON et DUPLAN, notaires ;
Et à Yerville (Seine-Infre), à M^e LELONG, notaire.

ADJON même sur une enchère, en la ch. des not.
de Paris, le mardi 9 mai 1876, midi, du
PETIT CHATEAU DE BOULOGNE
sis à Boulogne (Seine), rue de Sevres, 16 et 18.
Cont. : 20,720 m. — Mise à prix 22,000 fr.
S'adr. à M. DULUARD, not., rue de Luxembourg, 47.

G^d HOTEL A PARIS B^d HAUSSMANN,
n° 156. Conten. : 1,310 met. Jouissance immédiate.
A VENDRE A L'AMIABLE
S'adr. à M^e LAVOIGNAT, notaire, rue Auber, 5.

MAISON HOTEL ET JARDIN
RUE DE BELLECHASSE, 31.
A VENDRE, sur une enchère, le 16 mai 1876, en la
ch. des not. res de Paris. — Conten. : 1,961 m. 5 c.
Rev. brut : 45,370 fr. — Mise à Prix : 550,000 fr.
S'adr. à M^e LAVERNE, not. à Paris, rue Taitbout, 15.

COLLECTION IMPORTANTE
de M. le chevalier

ADOLPHE LIEBERMANN
TABLEAUX MODERNES

VENTE
Hôtel Drouot, salles nos 8 et 9,
les lundi 8 et mardi 9 mai 1876, à deux heures.
Commissaire-priseur Expert
M^e CHARLES PILLET, M. DURAND-RUEL,
10, r. Grange-Batelière, 16, rue Laffitte.

Avec le concours
DE M. FRANCIS PETIT
rue Saint-Georges, 7.

EXPOSITIONS
PARTICULIÈRE le samedi 6 mai 1876. | PUBLIQUE le dimanche 7 mai 1876.
de une heure à cinq heures.

A VENDRE
BELLE PROPRIÉTÉ
D'AGRÈMENT ET DE RAPPORT
sise à l'ISLE-ADAM

à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR
JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare
du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégra-
phique.
GRANDE MAISON d'habitation au centre d'un parc
admirablement dessiné et planté d'arbres les plus va-
riés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers.
MAGNIFIQUE POTAGER. Serres, communs. Vues ad-
mirables sur la vallée de l'Oise ; charmantes prome-
nades aux environs.
Mise à prix : 240,000 fr.
S'adresser pour tous renseignements à M. Abel
Yeu, 13, quai Voltaire, Paris.

MACHINE CYLINDRIQUE JULES DERRIEY

La création des journaux populaires à cinq centimes répondait si bien au besoin d'informations d'une immense classe de lecteurs que, dès l'abord, le succès le plus complet couronna cette innovation.

Pour imprimer en une nuit les trois cent mille exemplaires du *Petit Moniteur* et de la *Petite Presse*, la Société de publications périodiques à laquelle appartient également le *Monde illustré*, n'avait à sa disposition que

les presses dites à réaction employées par tous les journaux.

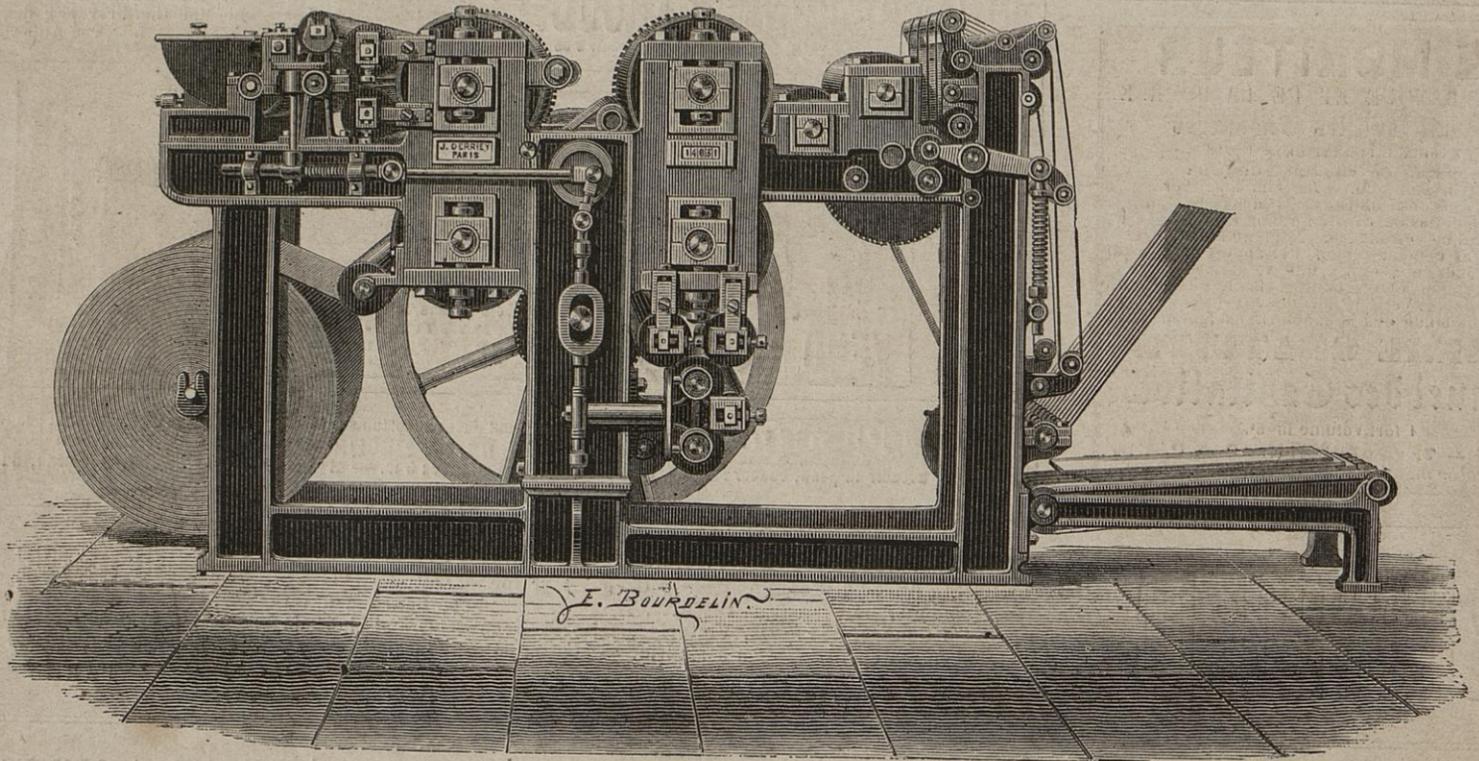
Ces presses, pour la production de 10,000 petits journaux à l'heure, nécessitaient dix ouvriers et un espace de plus de 20 mètres carrés, en telle sorte que, pour suffire aux demandes de nos lecteurs, il nous était nécessaire d'employer sept presses semblables, 70 ouvriers et un espace considérable.

L'impôt sur le papier établi au sortir de la guerre vint peser si lourdement sur les publications à bon marché, qu'il fut nécessaire de rechercher dans la production des économies capables d'atténuer l'effet désastreux de la nouvelle taxe.

M. Paul Dalloz, connaissait depuis longtemps les efforts tentés par M. Jules Derriey pour la transformation du matériel d'impression des journaux, et lui commanda une machine d'un nouveau système devant réunir ces conditions difficiles : faire vite, bien, et économiquement.

Après des essais et des difficultés sans nombre dans un mode de production où tout était à faire, le succès le plus complet couronna nos efforts et ceux de M. Derriey, et, dès 1873, le *Petit Moniteur* put s'imprimer à la vitesse de 40,000 à l'heure sur une seule machine et avec l'aide de trois ouvriers seulement.

D'autres presses, de plus en plus perfectionnées, fu-



Machine cylindrique à papier sans fin, construite par M. Derriey pour le *Moniteur universel*.

rent ensuite installées, et maintenant quatre presses suffisent à l'énorme production du *Moniteur universel* et de ses suppléments, du *Petit Moniteur*, de la *Petite Presse*, de l'*Avenir militaire* et du *Bulletin des communes*, etc.

C'est le dessin de ces nouvelles presses de M. Derriey que nous présentons à nos lecteurs.

Le papier est enroulé en une énorme bobine, formant une feuille de papier d'environ 6 kilomètres de longueur. La machine déroule cette feuille, l'imprime d'un côté, puis de l'autre, sépare les exemplaires au fur et à mesure de leur impression, et vient déposer ces exemplaires en ordre parfait sur la table

placée à l'autre extrémité, et lorsque cent exemplaires sont ainsi rangés, tout le paquet avance, en telle sorte qu'il n'y a plus qu'à l'enlever et à le livrer aux marchands.

Ajoutons que ces opérations multiples s'opèrent à la vitesse de 12 kilomètres à l'heure, que ces nouvelles presses n'emploient que 7 mètres carrés et demi et 1 mètre 50 de hauteur, qu'un conducteur et deux aides suffisent à leur fonctionnement, et l'on comprendra quel immense progrès a été accompli.

Notre nouveau mode d'impression répond si bien aux nécessités actuelles que les journaux les plus importants de France et de l'étranger suivent maintenant

notre exemple. L'imprimerie nationale l'a adopté également, et le jury de l'Exposition de 1873, reconnaissant le progrès accompli, a décerné la médaille d'or à notre constructeur.

Nos lecteurs nous sauront gré de les informer des perfectionnements de l'industrie, et, en présence des résultats acquis, nous espérons que le jour est proche où nous pourrons faire pour le *Monde illustré* ce que nous avons fait pour nos autres publications, et, par un tirage rapide, présenter à nos abonnés la gravure des événements qui se seront accomplis la veille même, en quelque sorte, de l'apparition de notre numéro.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SAUVEZ LES ENFANTS REVALESCIÈRE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant — la joie de la famille et l'espoir de la nation — est fort maltraité. Par l'ignorance seule des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre! Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade — tous aliments inadmissibles, et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse, les vomissements continuels, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal! C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux d'y parer, et qui a fait ses preuves depuis vingt-huit ans : c'est de nourrir le bébé et les enfants malades ou faibles de tout âge avec la *Revalescière Du Barry*, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est, en somme, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance.

Citons une preuve de son influence invariablement salutaire, même dans les cas les plus désespérés :

Cure n° 70,410. — Usine de Granvillars (Haut-Rhin), 12 juin 1868.

Monsieur, je suis heureux de vous dire que mon premier enfant, fort chétif, a été nourri pendant un an de votre *Revalescière*, et que sa santé et son développe-

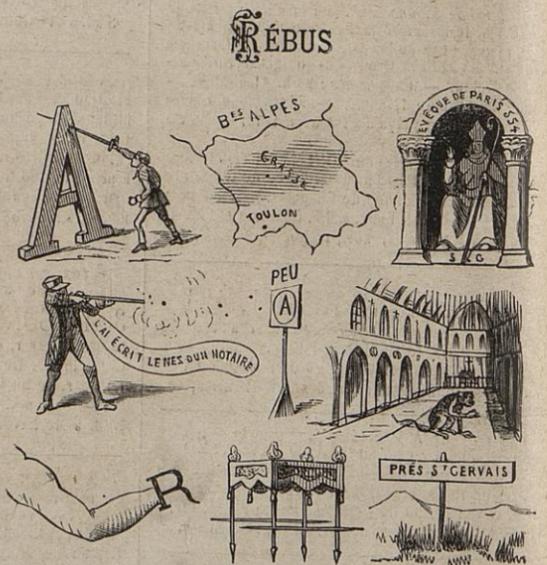
ment sont la merveille pour tout le monde. Il n'y a pas d'enfant dans le village aussi fort que le mien pour son âge.

MERCIER.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. Du Barry et C^{ie}, 26, place Vendôme, Paris.

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné le dernier rébus : MM. Louis de Croze, à Marseille; un abonné de Marcellat; l'OE tipe de Vaugirard; café Guérin, à Bordeaux; café Brunet, à Digne; Bernard, à Sedan; cercle philharmonique d'Orange; G. Samuel, à Bi-gaols-sur-Cèze; E. R., à Châteauneuf-de-Galaure; une jeune fille, à Marseille; cercle de la ville, à Monbazon; l'OE tipe du café de l'Univers, au Mans; M^{lle} F. de G., à Paris; Léonard, à Paris; cercle de l'Union, à Grand-Couronne; A. Forest, à Tarare; Célestine Gar, à Paris; cercle de Billom; un abonné du café de l'Yonne, à Paris; cercle de Bruyères-en-Vosges; un habitué du café Tortoni, à Marseille; Ad. Tuniot, à Reims; Cuchet, café de la Patrie, à Paris; de Saint-Henriet, à Nancy; café de la place d'Armes, à Rambouillet; café du Balcon, à Nogent-sur-Seine; café Guérin, à La Haye-Descartes; le Mineur du Caveau d'Orange; café du Divan, à Périgueux; Lud. Sarlat; les habitués du café de Paris; café de la Comédie, à Périgueux; Chetard, à Paris; Nickel, à Agen; Branchu, à Bourgoin; M. et M^{me} Devanlay-Flogny, à Troyes; les habitués du cercle de Bellay, à Cambrai.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Si les terres sont fumées par la neige, elles le seront fort cette année, surtout dans le Midi.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.